

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-NEUVIÈME NUMÉRO

FEVRIER 1893

MONTREAL

UNE D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL.

1893

Permis d'imprimer :

EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC

État des recettes de la Propagation de la Foi, dans le diocèse de Québec, pour l'année 1892, 56ème année.

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique	\$ 127 33	Rapporté.....	\$ 264 20
Notre-Dame de la Garde.....	1 50	Saint-Patrice.....	26 50
Archevêché	10 00	Saint-Jean-Baptiste.....	171 37
Séminaire (prêtres et élèves)..	7 97	Ecole des Frères de St-Jean-	
Hôtel-Dieu.....	28 00	Baptiste	100 00
Urslines	34 40	Saint-Roch.....	412 51
Hôpital-Général.....	41 00	Ecole des Frères de St-Roch..	124 00
Soeurs de la Charité.....	9 00	Saint-Sauveur	271 40
Soeurs du Bon-Pasteur.....	5 00	Ecole des Frères de St-Sauveur	144 60
		Anile des aliénés.....	44 35
Porté.....	\$ 264 20	Porté.....	\$1558 93

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1558 93	Rapporté.....	\$2714 23
Adrien Saint.....		Bernard Saint.....	12 00
Agapit Saint.....	18 70	Bernardin Saint.....	
Agathe Sainte.....	14 40	Berthier.....	4 50
Alban Saint.....	58 00	Buckland.....	9 21
Alexandre Saint.....	12 75	Cajetan Saint.....	2 25
Ambroise Saint.....	147 00	Calixte Saint.....	75 50
Anastasia Sainte.....		Cap-Santé.....	35 98
Ancienne Lorette.....	120 50	Cap-St-Ignace.....	107 40
André Saint.....	36 00	Casimir Saint.....	46 00
Ange-Gardien.....	39 90	Catherine Sainte.....	11 67
Anges SS. de Beauce.....	4 00	Charles Saint.....	42 60
Anne Sainte, de Beaupré.....	34 80	Charlesbourg.....	99 10
Anne Sainte, de Lapocatière..	150 00	Château-Richer.....	44 25
Anselme Saint.....	50 30	Claire Sainte.....	
Antoine Saint.....	20 00	Collège de Lévis.....	24 65
Antonin Saint.....	12 37	Collège de Ste-Anne.....	18 19
Apollinaire Saint.....	11 22	Côme Saint.....	
Arbert Saint.....		Cranbourne.....	
Augustin Saint.....	205 11	Croix Sainte.....	72 00
Basile Saint.....	25 00	Couvent de St-Jos. de Lévis..	10 00
Beauport.....	39 45	Couvent de Silbery.....	
Beauport.....	156 80	Cyrille Saint.....	5 56
Porté.....	\$2714 23	Porté.....	\$3330 00

Rapporté.....	\$3330 09	Rapporté.....	\$4880 78
Damase Saint.....		Lévis, N.-D.....	272 50
Damien Saint.....		Lotbinière.....	25 00
David Saint.....	20 00	Louise Sainte.....	20 00
Denis Saint.....	32 15	Magloire Saint.....	7 00
Deschambault.....	55 74	Malachie Saint.....	4 00
Désiré Saint.....		Marguerite Sainte.....	3 10
Ecoreuils.....	20 00	Marie Sainte.....	18 90
Edouard Saint, de Frampton.....	12 21	Martin Saint.....	1 16
Edouard Saint, de Lotbinière.....		Maxime Saint.....	
Eleuthère Saint.....	4 00	Méthode Saint.....	
Éléazar Saint.....	15 00	Michel Saint.....	74 96
Emmèlie Sainte.....	9 86	Mont Carmel.....	
Ephrem Saint.....	6 35	Narcisse Saint.....	
Étienne Saint.....	14 25	Nérée Saint.....	1 50
Eugène Saint.....	8 43	Nicolas Saint.....	55 25
Evariste Saint.....	12 00	N.-D. de Montauban.....	5 00
Famille Sainte.....	22 00	N.-D. du Portage.....	19 80
Félix Saint, du Cap-Rouge.....		N.-D. du Rosaire.....	
Ferdinand Saint.....	10 15	Onésime Saint.....	2 00
Ferréol Saint.....	27 48	Pacôme Saint.....	5 00
Flavian Saint.....	25 00	Pamphile Saint.....	6 05
Foye Sainte.....	3 00	Pascal Saint.....	32 00
François Saint, de Beauce.....	12 00	Patrice Saint.....	18 00
François Saint, I. O.....	28 80	Paul Saint.....	9 00
François Saint, du Sud.....	40 00	Perpétue Sainte.....	1 00
Frédéric Saint.....	47 59	Pétronille Sainte.....	19 00
Georges Saint.....	26 95	Philémon Saint.....	5 00
Germaine Sainte.....	0 50	Philippe Saint.....	
Gervais Saint.....	88 75	Philomène Sainte.....	7 20
Giles Saint.....		Pierre Saint, de Broughton.....	41 50
Grégoire Saint, du Sault.....		Pierre Saint, I. O.....	96 50
Grondines.....	70 00	Pierre Saint, du Sud.....	25 00
Hélène Sainte.....	28 50	Pointe-aux-Trembles.....	59 29
Hénédine Sainte.....	38 56	Portneuf.....	34 00
Henri Saint.....	72 00	Prosper Saint.....	
Honoré Saint.....	4 75	Raphaël Saint.....	10 00
I. vernees.....	19 70	Raymond Saint.....	53 05
Isidore Saint.....	33 35	Rivière du Loup.....	79 25
Ile-aux-Grues.....	30 85	Rivière Ouëlle.....	10 00
Islet.....	89 55	Roch Saint, des Aulnais.....	16 80
Jean-Chrysostome Saint.....	13 02	Romuald Saint.....	37 17
Jean Saint, Deschailions.....	27 72	Sacré-Cœur de Jésus.....	10 80
Jean Saint, I. O.....	184 00	Sacré-Cœur de Marie.....	15 00
Jean Saint, Port-Joly.....	42 75	Samuel Saint.....	8 50
Jeanne Sainte.....	40 00	Sébastien Saint.....	18 00
Joachim Saint.....	40 43	Séverin Saint.....	8 00
Joseph Saint, de Beauce.....	80 25	Sillery.....	
Joseph Saint, de Lévis.....	62 00	Sophie Sainte.....	
Julie Sa nte.....	13 55	Stoneham.....	
Justine Sainte.....		Sylvestre Saint.....	20 18
Kamouraska.....	25 00	Thomas Saint.....	78 35
Lambert Saint.....	17 00	Tite Saint.....	4 80
Lambton.....	6 00	Ubalde Saint.....	3 00
Laurent Saint.....	30 50	Valcartier.....	2 00
Laval et Lac Beauport.....		Vallier Saint.....	52 00
Lazare Saint.....	30 00	Victor Saint.....	
Léon Saint.....			
Porté.....	\$4880 78	Montant des contributions.....	\$6175 41

Montant des contributions.....	\$6,175 41
Intérêts.....	207 00
Lèges de Dame Joseph Blouin de Saint-Jean, I. O.....	300 00
“ “ Elizabeth Paquet de Ste-Anne de Beaupré.....	100 00
“ “ Nazaire Bélanger de l'Islet.....	25 00
“ “ Monsieur Hilaire Bernier du Cap St-Ignace.....	25 00
Don de Dame Louis Fiset de St-Augustin.....	100 00
Total de la recette.....	\$6,932 41

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1892 et finissant le 1er octobre 1893.

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal.....	\$ 300 00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1,000 00
Annales.....	400 00
Vases sacrés et ornements.....	600 00
Mission de Ste-Anne de Broughton.....	50 00
“ de St-Benoit-Labre.....	100 00
“ de St-Bruno.....	100 00
“ des Chantiers du Maine.....	100 00
“ de St-Gédéon.....	41 00
“ de St-Ludger.....	91 00
“ du Lac Noir.....	100 00
“ de St-Louis de Gonzague.....	142 35
“ de N.-D. de Lourdes.....	100 00
“ de St-Nazaire.....	25 00
“ de N.-D. du Rosaire.....	20 00
“ de St-Pierre-Baptiste.....	100 00
“ de St-Prosper.....	100 00
“ de La Rivière-à-Pierre.....	64 45
“ de Ste-Rose de Walford.....	100 00
Pour l'Œuvre des Sourds-Muets.....	200 00
Missionnaire de St-Adolphe et de Stoneham.....	108 00
“ d'Ashford.....	30 00
“ de St-Benoit-Labre.....	100 00
“ de St-Damase.....	200 00
“ de St-Gédéon et St-Martin.....	150 00
“ d'Inverness et Leeds.....	175 00
“ de Ste-Justine et Ste-Rose.....	150 00
“ de Laval et Lac Beauport.....	100 00
“ de St-Magloire.....	30 00
“ de St-Marcel.....	100 00
“ de St-Méthode.....	75 00
“ de St-Nérée.....	50 00
“ de N.-D. de Lourdes.....	150 00
“ de N.-D. du Rosaire.....	200 00
“ de Ste-Perpétue.....	125 00
“ de St-Philemon.....	100 00
“ de St-Pierre-Baptiste.....	100 00
“ de Ste-Praxède.....	50 00
“ de St-Prosper de Walford.....	50 00
“ de La Rivière-à-Pierre.....	200 00
“ de St-Samuel et St-Ludger.....	125 00
“ du Sacré-Cœur de Marie.....	50 00
“ de St-Séverin.....	100 00
“ de Valcartier et Tewkesbury.....	100 00
Total.....	\$6,851 88

RÉSUMÉ.

Recette de 1892.....	\$8,982 41
En caisse de l'an dernier.....	1,153 51
	<hr/>
Total de la recette.....	\$8,085 92
Somme allouée pour 1892-1893.....	\$6,351 80
Perdu par diminution du capital de la Banque Nationale et de la Banque Union.....	\$1,700 00
	<hr/>
Total de la dépense.....	\$8,051 80
	<hr/>
Resté en caisse.....	\$ 34 12

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

Diocèse de Québec.....	\$1,000 09
“ Montréal.....	684 61
“ Ottawa.....	400 00
“ Saint-Hyacinthe.....	250 00
“ Rimouski.....	213 86
“ Trois-Rivières.....	169 09
Vicariat Apostolique de Pontiac.....	186 98
	<hr/>
	\$2,854 45

Distribué comme suit :	
“ NN. SS. les Evêques du Nord-Ouest.....	\$1,712 67
“ Monseigneur Lorrain.....	570 89
“ Monseigneur Labrecque.....	570 89
	<hr/>
	\$2,854 45

Conseil de la Propagation de la Foi à Québec.

L'honorable P. Garneau, Président,
M. Th. Ledroit, Vice-Président,
Mgr C. A. Marois, V. G.,
M. J. A. Charlebois, Secrétaire,
Mgr H. Têtu, Trésorier,
M. Philippe Wells,
M. J. Elie Martineau,
M. Cyr. Tessier,
M. Frs Kironac,
M. Ed. Foley.

Archevêché de Québec, 31 décembre 1892.

H. TETU, Ptre.

DIOCESE DE MONTRÉAL.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le
Diocèse de Montréal, pour l'année 1892.*

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Noire-Dame.....	\$ 375 00	Rapporté.....	\$1115 66
Saint-Pierre.....	336 06	Sainte-Anne.....	20 40
Saint-Louis (2 ans).....	140 00	Collège de Montréal.....	20 00
La Cathédrale.....	88 00	St-Vincent.....	10 00
Hôtel-Dieu.....	33 25	St-Joseph.....	8 10
Saint-Jacques.....	32 85	St-Charles.....	7 25
St-Jean-Baptiste.....	30 00	La Miséricorde.....	5 00
T. S. Kuf. Jésus du Mile-End.	30 00	Côte St-Paul.....	2 00
Ste-Cunégonde.....	29 00	Sainte-Brigide.....	0 50
Sacré-Cœur.....	26 50		
Porté.....	\$1115 66	Total.....	\$1188 91

CAMPAGNES.

Saint-Rémi (2 ans).....	\$ 259 00	Rapporté.....	\$2410 01
L'Épiphanie.....	129 00	St-François de Sales.....	30 25
Verchères (2 ans).....	123 78	Ste-Rose.....	29 50
St-Jacques de L'Achigan.....	110 00	Lanoraie.....	29 60
St-Constant.....	109 20	St-Jacques-le-Mineur.....	25 89
St-Orthbert (2 ans).....	100 50	St-Edouard.....	23 00
St-Roch.....	100 00	Lachenaie.....	22 00
L'Assomption.....	97 69	St-Gabriel de Brandon.....	21 46
Laprairie.....	81 39	Lavaltrie.....	20 30
St-Sulpice.....	80 30	St-Ambroise.....	20 00
Berthier.....	75 00	St-Augustin.....	19 00
Boucherville.....	75 00	Sault-au-Récollet.....	18 66
St-Félix-de-Valois.....	68 00	Ste-Anne du B. de l'Isle.....	18 10
Varenes.....	68 00	Ste-Julienne.....	18 00
Joliette (2 ans).....	65 67	St-Hubert.....	17 75
Terrebonne.....	60 82	St-Thomas.....	17 00
Ste-Thérèse.....	60 28	Pointe-Claire.....	16 40
St-Paul de Joliette.....	57 81	St-Eustache.....	15 00
St-Michel de Nap.....	56 75	St-Paul l. Ermite.....	14 10
St-Martin.....	56 00	Rivière des Prairies.....	14 05
Pointe-aux-Trembles.....	55 12	Ste-Scholastique.....	12 00
St-Alexis.....	52 00	St-Laurent.....	11 00
Ste-Anne des Plaines.....	50 00	St-Monique.....	10 50
St-Philippe.....	46 75	St-Valentin.....	10 00
St-Norbert.....	46 50	Ste-Mélanie.....	10 00
Ste-Marie-Salomé.....	41 00	St-Hermas.....	9 00
St-Léonard de P. Maurice.....	39 20	Lacolle.....	9 00
Longueuil.....	38 50	Isle Bizard.....	8 75
Ste-Geneviève.....	38 25	St-Alphonse.....	8 32
Lachins.....	38 00	Pénitencier de St-Vincent.....	7 80
St-Vincent.....	35 10	St-Basile.....	7 01
Collège de l'Assomption.....	34 15	L'Acadie.....	7 00
Ste-Elizabeth.....	31 00	St-Jérôme.....	6 80
Chambly.....	30 80	St-Théodore de Chertsey.....	6 68
Porté.....	\$2410 01	Porté.....	\$2923 27

Rapporté.....	\$2923 27	Rapporté.....	\$2971 53
St-Julia.....	6 25	St-Michel des SS.....	2 50
St-Dorothée.....	6 00	St-Emmérie.....	2 00
St-André.....	6 00	St-Benoit.....	1 50
St-Jean.....	5 05	Rawdon.....	1 50
St-Sauveur.....	5 00	St-Béatrix.....	1 50
Sherrington.....	5 00	St-Sophie.....	1 25
St-Placide.....	3 70	St-Lucie.....	1 25
St-Calixte.....	2 95	St-Damien.....	0 50
Caughnawaga.....	2 91	St-Marguerite.....	0 45
St-Joseph du Lac.....	2 85	St-Zénon.....	0 37
St-Luc.....	2 55		
Porté.....	\$2971 53	Total.....	\$2984 35

DIVERSES SOURCES.

Legs, M. Brosseau.....	\$ 200 00
“ O. Cousineau.....	100 00
“ Dr.....	100 00
“ Rév. J. Graton.....	50 00
“ Delle Laviolette.....	50 00
Intérêts, loyer, etc.....	967 04
Total.....	\$1467 04

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1892.

Ville et Banlieue.....	\$1188 91
Campagnes.....	2984 35
Diverses sources.....	1467 04
Grand total.....	\$5640 30

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Montréal, pour l'année 1892.

Al Missionnaire du Bienheureux Alphonse.....	\$ 125 00
“ Saint-Calixte.....	75 00
“ Saint-Colomban.....	200 00
“ Saint-Côme.....	125 00
“ Saint-Damien.....	100 00
“ Sainte-Emmérie.....	125 00
“ Saint-Hippolyte.....	150 00
“ Lachute.....	100 00
“ Sainte-Lucie.....	150 00
“ Sainte-Marguerite.....	150 00
“ Saint-Michel des Saints.....	150 00
“ Rawdon.....	100 00
“ Saint-Zénon.....	200 00
“ N. Dame de la Merci.....	200 00
“ Sainte-Julienne.....	75 00
“ Sainte-Marie-Salomé.....	50 00
“ Caughnawaga.....	200 00
“ Sainte-Béatrix.....	100 00
Al Œuvre des Sourds-Muets.....	50 00
Porté.....	\$2425 00

Rapporté.....	\$2425 09
A l'Église de Saint-Côme.....	225 09
Aux Missions du Nord-Ouest.....	100 00
" de Madawaska, etc.....	100 00
A l'Œuvre des Tabernacles.....	100 00
Aux RR. PP. Oblats.....	880 25
" Jésuites.....	80 25
Aux Missions du Diocèse de Valleyfield.....	834 00
Total.....	\$4744 59

DÉBOURSÉS.

Allocations de 1892.....	\$4744 59
Annales, administration, allocations extra, etc.....	408 76
Total des déboursés.....	\$5153 26

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 décembre 1891.....	\$ 4538 09
Recettes de 1892.....	5640 30
Total.....	\$10178 39
Déboursés de 1892.....	5153 26
En caisse au 31 décembre 1892 pour les dépenses de 1893.....	\$ 5025 13

J. A. VAILLANT, Ptre., Chan.,
Trésorier.

Archevêché de Montréal, 9 janvier 1893.

N. B.—Argent reçu depuis le 1er janvier 1893 qui n'est pas entré dans les comptes de l'année 1892.

Saint-Isidore.....	\$ 68 00	Rapporté.....	\$193 45
Mais Dupas.....	53 50	La Miséricorde.....	5 00
Longueuil.....	47 95	St-Constant.....	1 30
St-Jean-Baptiste.....	29 00	St-Damien.....	0 50
Porté.....	\$193 45	Total.....	\$200 75

Paroisses qui n'ont remis aucun argent pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

St-Patrice,	St-Henri;
Hochelaga,	St-Gabriel,
N.-D. de Grâce,	St-Grégoire le Thaumaturge,

St-Antoine,
N.-D. du Bon Conseil,
T. S. Nom de Jésus,
Longue-Pointe,
Oka,
St-Colomban,
Lachute,
St-Janvier,
St-Côme,
St-Jean de Matha,
St. Barthélemy,
Contrecoeur,
St. Bruno,

St-Théodosie,
St-Cyprien,
St-Hippolyte,
St-Adèle,
N.-D. de la Merci,
Repentigny,
St-Lin,
Masconche,
St-Esprit,
St-Liguori,
St-Blaise,
St-Canut.

J. A. V.. Ptre, Chan.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Recettes de la Propagation de la Foi en 1892.

Les Trois-Rivières :—		Rapporté.....	\$951 93
Paroisse.....	\$146 82	St-Ursule.....	20 00
Ursulines.....	26 88	St-Stanislas.....	14 45
	<u>\$173 70</u>	St-Paulin.....	16 42
Maakinnongé (2 ans).....	200 94	St-Jacques des Piles.....	2 17
St. Léon.....		St-Etienne.....	17 86
La Rivière-du-Loup.....	69 47	St-Sévère.....	15 45
Yamachiche.....	49 00	St-Narcisse.....	15 58
Champlain.....	46 82	N.-D. Mont-Carmel.....	10 00
St-Geneviève.....	65 72	St-Luc.....	13 00
St-Barnabé.....	40 00	St-Alexis.....	
St-Anna de la Pêrade.....	40 73	St-Flore.....	
St-Justin.....	40 00	Le Cap.....	
St-Maurice.....	41 18	St-Séverin.....	
St-Tite.....	36 45	Un particulier des E.-U.....	05 72
St-Théole.....	37 72	Legs d'E. Lambert de St. Stanislas.....	122 08
St-Prosper.....	30 00	Balance en caisse au 31 décembre 1891.....	71 38
Patican.....	30 00		
St-Boniface.....	30 20		
St-Didace.....	20 00		
Porté.....	<u>\$951 93</u>	Recette totale pour 1892.....	<u>\$1275 92</u>

DISTRIBUTION DE LA RECETTE DE 1892.

A St-Elie de Caxton.....	\$ 50 00
St-Matthieu.....	100 00
St-Jacques des Piles.....	150 00
St-Roch de Mékinac.....	50 00
St-Joseph de Mékinac.....	50 00
St-Théodore de la Grand'Anse.....	280 00
St-Théophile (Lac à la Tortue).....	40 00
St-Adelphe.....	80 00
Divers.....	162 51
Missions de Chine.....	122 00
Missions de Mgr Grouard.....	50 00
Lots de la Grand'Anse, balance.....	106 00
Annales.....	58 25
Balance en caisse.....	32 15
Montant total.....	<u>\$1275 92</u>

L. SÉV. RHEAULT, PIRE, CHAN.,

Proc., E. T. R.

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE.

Recettes de la Propagation de la Foi en 1892.

RECETTES.

Serai (2 ans).....	\$ 268 85	Rapporté.....	\$1858 27
St-Denis.....	140 25	Farnham.....	8 00
St-Antoine.....	125 00	St-Paul.....	8 00
St-Hyacinthe.....	107 27	St-Judes.....	6 15
St-Jean-Baptiste.....	55 64	Roxton.....	6 00
N.-D. de St-Hyacinthe.....	52 00	St-Joseph.....	6 00
St-Alexandre.....	50 00	St-Barnabé.....	5 40
St-Hugues.....	47 50	Acton.....	5 00
St-Ours.....	40 00	St-Nazaire.....	5 00
Ste-Brigide.....	36 35	St-Mathias.....	4 90
Upton.....	36 25	St-Hilaire.....	4 50
Belœil.....	35 00	St-Valérien.....	4 50
Ste-Rosalie.....	31 00	St-Angèle.....	4 35
St-Simon.....	30 00	St-Dominique.....	4 00
St-Victoire.....	30 00	Angs Gardien.....	4 00
St-Sébastien.....	27 50	St-Pie.....	3 50
Stanbridge.....	24 50	St-Damase.....	3 50
St-Aimé.....	21 00	St-Liboire.....	3 00
St-Robert.....	21 00	Granby.....	3 00
St-Madeleine.....	20 50	St-Sabine.....	2 90
La Présentation.....	20 00	St-Pudentienne.....	2 75
St-Charles.....	18 91	Richelieu.....	2 00
St-Roch.....	18 50	St-Georges.....	1 50
St-Marc.....	18 00	St-Marcel.....	1 50
St-Théodore.....	18 00	Rougemont.....	1 04
St-Athanase.....	17 00	St-Louis.....	1 00
Dunham.....	15 50	St-Alphonse.....	1 00
St-Anne.....	13 00	Clarenceville.....	1 00
St-Césaire.....	10 00	Sabrevois.....	0 50
St-Grégoire.....	9 75		
Porté.....	\$1358 27	Total.....	\$1462 28

DÉPENSES.

Ecoles.....	\$ 518 00
Eglises.....	708 23
Voyages.....	15 88
Annales.....	66 00
Bonnes œuvres.....	45 00
Objets de culte.....	80 90
Mandements.....	28 25
Total.....	\$1462 28

J. A. GRAVEL, V. G. PROCUREUR.

MANIWAKI, 16-Septembre 1892.

Au Révérénd Monsieur J. B. PROULX,
Vice-Recteur de l'Université Laval,
Montréal.

RÉVÉREND ET BIEN CHER MONSIEUR,

Je suis arrivé, depuis quelques semaines déjà, d'une longue excursion apostolique pour visiter, en compagnie du R. P. Guéguen, les sauvages de la Hauteur des terres et du Haut de la Rivière St. Maurice; un tout petit voyage d'au-delà mille milles en canot d'écorce.

Mon compagnon de route m'a prié de vous écrire un rapport des principaux événements de notre voyage, m'assurant que cela vous serait très agréable. J'ai longtemps hésité à le faire, non pas que je refusasse de vous faire plaisir, mais parce que je me crois incapable d'une pareille tâche. Ma plume, encore novice et pas du tout accoutumée à ces sortes de narrations, ne saurait, en effet, que vous donner un récit pâle, décoloré et propre tout au plus qu'à vous faire perdre un temps précieux et à vous ennuyer. Cependant, me rappelant le vif intérêt que vous avez toujours porté à nos chères missions, j'ai pensé que même le plus pauvre rapport ne serait pas dépourvu d'attrait pour vous; et me voilà à l'œuvre. D'ailleurs, ma qualité de co-paroissien me fera facilement trouver passeport pour mon long et fastidieux babillage. J'entreprends donc, sans plus de préambule ni d'introduction, le récit de nos pérégrinations sur mer et sur terre, en commençant *ab ovo*.

C'est le 27 mai dernier que nous nous embarquions, les R. P. Guéguen, Dozois, votre humble serviteur et un équipage de quatre vigoureux algonquins, pour aller porter les consolations de notre sainte religion aux sauvages de tout le Nord

de la Province de Québec. Je n'ai pas besoin de vous introduire mes deux aimables compagnons, vous avez déjà appris à les connaître. Le R. P. Guéguen, vrai type du missionnaire, et qui reproduit au juste l'idéal que je m'étais formé de l'apôtre de Dieu, partait cette année pour son 26^e voyage. J'étais à peine âgé de quelques mois, lorsque, pour la première fois, il entreprenait cette longue et pénible course. Qui aurait dit alors que ce petit enfant deviendrait un jour missionnaire? Cependant, si, à cette époque, le R. P. Guéguen était venu dans un petit coin de Ste. Geneviève et s'il avait été prophète, il aurait pu dire, en toute vérité, en me désignant du doigt : " Ce petit bambin, que vous voyez là, est appelé à prêcher l'Évangile aux pauvres sauvages ; dans 26 ans d'ici, il m'accompagnera dans mes missions." Voilà comme vont les choses dans ce monde. Que de mystères et de surprises l'avenir ne nous cache-t-il pas dans ses replis ?

Le R. P. Guéguen, malgré ses 53 ans, partait encore de gaieté de cœur, "*hilarum datorem diligit Deus*", et avec une ardeur et un courage que les années n'ont fait qu'augmenter. Il n'ignore pourtant pas ce qui l'attend : des peines, des fatigues et des misères ; mais qu'importe cela pour le missionnaire, pourvu qu'après tout il puisse gagner des âmes à Jésus-Christ ? Notre-Seigneur n'a pu sauver le monde qu'en versant tout son sang sur l'arbre sacré de la Croix ; le missionnaire appelé à continuer son œuvre de Rédemption doit lui aussi, s'il veut faire du bien et sauver des âmes, mourir et souffrir : "*Sine sanguinis effusione non fit remissio.*" Aussi, lorsque je faisais remarquer au P. Guéguen qu'il était trop vieux pour entreprendre un voyage si dur, il me répondait que tant qu'il pourrait se tenir debout il continuerait ses missions, et qu'il ne demandait pas mieux que de se dévouer, se sacrifier et se dépenser jusqu'à la fin pour ses chers Sauvages qu'il affectionne comme la prunelle de ses yeux. Vous voyez qu'avec le R. P. Guéguen pour mentor dans mon premier voyage, j'étais à bonne école. Le R. P. Dozois ne compte que six ans d'apostolat, mais sa forte constitution lui promet encore de longues années de mérite.

C'est donc en compagnie de ces deux excellents mission-

naires que je laissais, le 27 mai après-midi, le pittoresque petit village de Maniwaki pour m'enfoncer dans les sombres forêts, et courir à la recherche des pauvres enfants des bois. Le matin, nous avons eu grand'messe, suivie de la bénédiction du T. S. Sacrement et de la récitation de l'itinéraire; puis nous étions allés nous jeter aux pieds de notre R. P. Supérieur pour recevoir sa bénédiction. Ainsi munis des bénédiction du Ciel, de celle de notre R. P. Supérieur, accompagnés des vœux et souhaits de nos frères en religion, et de ceux d'une partie de la population de Maniwaki, nous prenions place à bord de notre bateau d'écorce qui nous attendait sur la rivière Désert. Le R. P. Guéguen récite un *Pater* et un *Ave* auxquels nous répondons, et en avant à la garde de Dieu et de la Ste Vierge; nous partons au chant de l'*Ave Marie Stella*, en algonquin. Adieu, bonnes personnes de Maniwaki! Adieu, nos frères en religion! Priez pour nous. Adieu, charmante petite Eglise, où nous aimions à prier, à chanter et à rompre le pain de la parole divine à la foule affamée! adieu, clocher! adieu, croix, signe auguste de notre rédemption! adieu, civilisation! adieu! ou plutôt, au revoir! Marie, l'étoile des mers, sera notre guide dans les bois, sur les rivières rapides et les grands lacs; elle nous protégera contre tous les dangers et nous ramènera sains et saufs au point de notre départ. Donc, au revoir!

29 mai.—Dimanche. Ce matin nous avons le bonheur de célébrer la sainte messe. Rien de plus touchant et qui porte plus à la piété que cette messe dite sous la tente. Le soleil qui se lève tout radieux de gloire, les profondeurs mystérieuses de la forêt qui nous entoure, le bruit des eaux qui viennent se heurter contre les rochers et retombent en mugissant, les doux ramages des oiseaux sous la feuillée, les parfums odoriférants des fleurs qui montent, comme l'encens de ce grand temple de la nature, tout cela parle au cœur, élève, sans efforts, notre âme vers Dieu et la prière s'échappe de nos lèvres douce et fervente.

Aujourd'hui nous avons rencontré l'avant-garde des gros bataillons de l'armée des mouches noires, brâlots et maringouins chargés de nous livrer bataille durant toute la durée du voyage. Patience et courage, ce n'est que le commence-

ment. Dans d'autres pays, comme en Chine, par exemple, les missionnaires sont exposés à verser leur sang sous la hache ou le couteau du bourreau ; au Canada les missionnaires doivent aussi être martyrs, mais martyrs à petit feu. Ce sont les maringouins qui sont chargés de leur tirer le sang des veines, et ils s'en occupent à merveille.

31 mai. — Nous campons ce soir au pied de la rivière des Seize; c'est à dire d'une petite rivière qui offre seize portages à la navigation. Seize fois, sur un parcours tout au plus de vingt milles, il faudra débarquer et transporter à dos canot et bagage ; c'est bien le cas de dire que nous naviguerons sur terre. Un porc-épic tué et huit gros esturgeons de deux à trois pieds de long saisis à la main en remontant un petit rapide sont venus rompre la monotonie pendant la journée d'hier ; ce soir un tour de pêche de trois-quarts d'heure environ nous a donné six beaux brochets pour notre table.

4 juin. — On fait sa toilette en grand ce matin et un drapeau est hissé au haut d'un grand mât fixé à l'arrière du canot, car nous arrivons au premier poste, celui de la Barrière. Au détour d'une pointe nous apercevons une petite maison de sauvages, puis pan, pan, pan, trois ou quatre coups de fusils vont réveiller les échos d'alentour et leur dire la joie que ces bons Indiens éprouvent au retour de leur père spirituel après une longue absence d'un an. A mesure que nous avançons la fusillade augmente, et tous vont se réunir au débarcadère pour nous saluer. Monsieur Edvardson, commis du poste, vient nous souhaiter la bienvenue au quai, et après avoir touché la main à tous les sauvages réunis, nous nous retirons chez lui où il nous fait avec grâce les honneurs de sa maison.

Dans l'après-midi, je suis allé faire une visite à la chapelle bâtie à quelques arpents du poste, sur une pointe élevée qui s'avance dans le lac. Elle mesure 35 pieds de long sur 20 de large avec une petite sacristie adjacente de 12 pieds sur 9 et est l'œuvre du travail, du dévouement et de l'habileté du Fr. Tremblay. Elle est toute éclatante de propreté et frais peinte. On n'y a pas épargné les couleurs, elles y sont des plus variées et des plus voyantes : le rouge, le jaune et le blanc se marient avec le vert, le bleu et l'orange ; c'est

selon le goût de nos bons Indiens, et pour eux il n'y a rien de plus beau: Il faut dire aussi que la chapelle avec sa voûte d'azur, ses deux rangées de colonnes, sa balustrade, ses vitraux de couleur et son petit autel est un petit bijou et une surprise; vu qu'ici on est si loin dans la profondeur des bois.

Le soir il y a eu prière et lorsque la petite cloche fit entendre sa voix argentine dans son clocher, on vit, de tous les points du rivage, des canots se détacher prestement et se diriger chargés de personnes vers la maison de la prière "Aiamiewigwan." Bientôt la chapelle est à moitié remplie; elle offre alors un spectacle unique dans son genre. Il y a des bancs mais la plupart préfèrent s'asseoir par terre; les enfants courent de ci de là pendant que les mères allaitent les plus jeunes; tout en égrenant leur chapelet; quelques bébés échappés des bras de leurs mamans se traînent, en s'aidant de leurs mains et de leurs genoux, jusqu'aux balustres qu'ils essaient d'escalader en s'y cramponnant; de temps en temps un chien mal élevé fait irruption dans le sanctuaire pour en ressortir plus vite qu'il n'y est entré, hurlant et gémissant sous les coups de pieds qui pleuvent sur lui. Tout ce remue-ménage mêlé aux cris et aux pleurs de nombreux enfants n'empêche pas nos Sauvages de prier et de prier avec beaucoup de piété et de ferveur.

6 juin.—Nous laissons aujourd'hui le R. P. Dozois seul à la Barrière pour desservir cette mission et celle du Grand Lac et partons pour Mékiskan. Tous les Sauvages s'assemblent, nous leur donnons une chaude poignée de main et sautons dans notre canot. "Aiamiata," crie le P. Guéguen, et tous les Sauvages de tomber à genoux et de réciter avec nous quelques prières pour intéresser le ciel en notre faveur et lui demander un bon et heureux voyage. Nous poussons au large et aussitôt tous les fusils de la place font une décharge à nous fendre les oreilles. Ici, pas d'arrivée ni de départ de missionnaires sans dépenser quelques livres de poudre. Salut bons Sauvages de la Barrière! Au revoir l'an prochain! Nous allons porter à d'autres la bonne nouvelle de l'Évangile, nous vous laissons le P. Dozois; faites sa joie et sa consolation ici-bas en attendant que vous soyez sa couronne dans le ciel!

A un mille environ du poste, un rapide nous força à faire portage. J'en profite pour aller avec le R. P. Guéguen faire une petite visite au cimetière situé à quelques pas de là. Au milieu de cette cité des morts se trouve une vieille croix de bois toute couverte de mousse et tombant en ruine ; c'est la croix que le saint P. Laverlochère, premier missionnaire oblat qui visita ces lieux, planta, il y a plus de 40 ans, comme pour prendre possession, au nom de Dieu, de cette terre jusque là sous l'empire et la domination de Satan. Si l'étendard de la croix arboré autrefois par ce dévoué missionnaire sur ces plages lointaines succombe maintenant sous les coups du temps, il n'en est pas de même de la foi qu'il a implantée dans le cœur des pauvres sauvages, car ils sont tous encore, sans exception, de bons et fervents chrétiens, faisant la joie de leur missionnaire qu'ils aiment et dont ils sont aimés. Je me suis agenouillé un instant au pied de cette croix, si pleine de souvenirs, et j'ai prié avec ferveur le bon P. Laverlochère, qui du haut du ciel s'intéresse encore, sans doute, à ses chers sauvages, de vouloir bien demander à Dieu son grand zèle, sa foi, sa patience et son amour de la souffrance pour le petit missionnaire appelé à continuer son œuvre et à récolter dans l'allégresse ce que d'autres ont semé dans les pleurs.

Sur le soir nous avons eu le plaisir d'une chasse à l'original et nous avons été assez heureux pour en faire tomber un sous nos coups. J'ai pu ainsi contempler à loisir ce bel animal qui, jadis, peuplait en si grand nombre nos belles forêts, mais que la rage des chasseurs a presque entièrement fait disparaître.

12 juin.—Nous débarquons aujourd'hui à Mékiskan, après 7 jours de voyage et de campement, etc., etc., 7 jours de misères. L'Ottawa, que nous avons remonté jusqu'à sa source, n'est plus ici qu'un ruisseau, n'ayant pas même assez d'eau pour notre léger canot, de sorte qu'à tout instant il nous fallait débarquer pour marcher à travers les broussailles, exposés à toute la rage d'une nuée de moustiques. On ne s'imagine pas, en voyant l'Ottawa rouler un si grand volume d'eau en face de la capitale du Canada, qu'il puisse avoir un commencement si humble et si petit. La rivière

Mékiskan ne nous a pas été plus favorable que l'Ottawa. Un véritable chapelet de rapides nous mit à tout instant dans la nécessité de nous frayer un passage à travers toute une forêt d'arbres renversés et couchés les uns sur les autres. Ici vous êtes obligés de grimper comme un chat pour franchir un amas de troncs croisés, là il vous faut passer sous de véritables fourches caudines et vous faulser comme un serpent, plus loin vous êtes obligés de monter sur un arbre et de marcher sur sa longueur en gardant l'équilibre de votre mieux. Malheur à celui qui tombe, je ne réponds pas qu'il puisse se relever tout seul et sans égratignures. On n'a pas fait un arpent de cet exercice gymnastique qu'on est exténué. Le pauvre petit P. Guéguen ne pouvait avancer qu'avec beaucoup de peines et de misères à travers tous ces obstacles. Cependant jamais une plainte, ni le moindre signe d'impatience; il allait tranquillement son chemin, supportant tout de gaieté de cœur. J'ai été grandement édifié de sa conduite et cela me donnait de la force et du courage pour supporter la fatigue et les moustiques.

Il faut aller dans ces parages pour se faire une idée de l'ennui et du trouble que cause ce vilain petit détail. Leur nombre est légions et ils vous piquent, vous harcellent sur tous les sens, de toute manière; vous en avez sur le nez, sur les joues, sur le menton, sur le front, sur les oreilles, sur le cou, partout. Comment s'en débarrasser? Les tuer est peine inutile, car il en vient dix à l'enterrement du défunt et dix autres pour venger la mort de leur frère; faire de la fumée ne vaut guère mieux; car elle vous étouffe et vous aveugle. Il ne vous reste donc plus qu'une seule chose à faire: c'est de prendre votre mal en patience et d'endurer tout pour l'amour de Dieu.

Quel triste et misérable petit poste que celui de Mékiskan! Deux petites maisons bien sales, un magasin et six à sept tentes pressées les unes contre les autres. Ce sont là tous les vestiges d'habitation humaine qui existent dans ce lieu désert. En revanche les enfants sont nombreux et les chiens aussi. On sent partout une forte odeur de parfum pourri, qu'exhalent des têtes de poisson et des débris de chasse en décomposition; la maison du commis, qui n'a pas eu, je crois,

même l'ombre d'un lavage depuis bien longtemps, en est infectée. Cet employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fils du ministre protestant d'Albany, nous offrit l'hospitalité et nous invita à partager avec lui un maigre festin de poisson cuit à l'eau. Je vous assure qu'il n'y avait pas grand moyen de pécher par gourmandise, à moins que ce ne fût en pensée ou en désir. Que voulez-vous qu'il nous offrit ? il n'avait pas autre chose à se mettre sous la dent.

13 juin.—La mission à Mékiskan ne doit avoir lieu qu'à notre retour de Waswanipi ; c'est pourquoi nous partons aujourd'hui pour nous rendre à ce poste.

15 juin.—En voyageant nous avons pris à bord un nouveau passager, un beau gros matelot noir. Ecoutez son histoire.

Nous naviguions sur un lac ; un de nos hommes ayant par hasard jeté un regard en arrière, poussa un cri de surprise : " Makwa ! Makwa ! " " Un ours ! un ours ! Je me retourne et j'aperçois, en effet, un de ces terribles quadrupèdes qui sort du bois sans crainte et sans défiance et se jette à l'eau pour entreprendre de traverser le lac à la nage. Qu'a-t-il à craindre ? d'ailleurs, n'est-il pas le roi de ces forêts ? Il comptait sans nous ; nous nous préparons à la bataille, puis, faisant volte-face, nous fonçons sur lui. Un coup de fusil et quelques coups de perches bien assésés sur la tête nous en rendirent maître : nous l'embarquons dans notre canot, respirant encore.

17 juin.—Ce matin, vers neuf heures, nous étions sur le grand lac Waswanipi. Nous faisons la rencontre d'une famille sauvage protestante qui nous apprend les plus tristes nouvelles. Les canots de la Compagnie, montés par les sauvages de Waswanipi, étaient partis pour la Baie d'Hudson depuis déjà neuf jours. Il ne restait plus au poste que les femmes et les enfants en proie à la famine depuis le départ des canots. Ces nouvelles étaient loin de nous réjouir. Faire 400 milles de voyage, s'imposer tant de peines pour ne rencontrer qu'une partie de la population indienne, qui n'a l'occasion de voir le prêtre qu'une seule fois dans l'année, n'est guère consolant pour le cœur du missionnaire. Au poste nous trouvons les choses dans l'état qu'on nous avait annoncé : des femmes et des enfants affamés. Le

lac ne pouvant fournir assez de poisson pour un si grand nombre pêchant à la même place, et d'un autre côté ne voulant pas s'éloigner de peur de manquer la mission, ces pauvres sauvagesses en étaient réduites à subir les rigueurs de la faim. Un petit peu de lard et de thé qu'on put leur donner sur nos provisions de voyage ainsi qu'un quartier d'ours en fit des heureuses. Ah! si nos moyens n'avaient permis, comme nous aurions été contents de partager avec elles une plus copieuse ration et de soulager dans leur misère ces pauvres sauvagesses, qui souffraient de la faim pour avoir le bonheur de revoir la robe noire, ne fut-ce que quelques jours. Pouvaient-elles donner une plus grande marque de leur foi et de leur attachement à notre sainte religion? Il y a bien là de quoi faire rougir ces chrétiens négligents qui ne s'approchent pas des sacrements, même une seule fois dans l'année, lorsqu'ils pourraient le faire si facilement. "En vérité, en vérité, je n'ai pas vu tant de foi en Israël."

On passa trois jours au milieu de la bonne population de Waswanipi. Le dimanche, 19 juin, nous avons eu une procession du Très-Saint Sacrement qui a émerveillé nos sauvagesses et dont Notre-Seigneur a dû être satisfait. S'il n'y avait pas la pompe et la solennité qu'on rencontre dans les grandes villes, il y avait au moins, ce qui est encore mieux, beaucoup de foi et de piété.

Le poste de Waswanipi est très bien situé sur une élévation qui donne vue sur les eaux argentées du lac. La maison du commis est adossée à une petite colline couronnée par une grande croix de bois. Cette croix semble dominer et protéger, de ses deux grands bras étendus, ce que l'amour du gain et du luxe a bâti sur cette terre lointaine. "*Salve! O Croix, Salve!*" Oui nous te saluons avec plaisir, ô croix. Puisses-tu régner toujours en souveraine sur ce pays et dans les cœurs!

Nos moyens ne nous ont pas encore permis d'ériger une chapelle à Waswanipi. Espérons qu'avant longtemps, avec l'aumône d'âmes généreuses, nous pourrons réaliser ce vœu de notre cœur. Pour le moment c'est un misérable hangar ou boutique qui nous sert de lieu de réunion. Le bourgeois

du poste, quoique protestant, y a construit de ses propres mains un petit autel bien convenable et peinturé; une cloison en planches polies l'entoure et il est séparé du reste de la boutique par une petite balustrade également peinturée. Quoique nourris qu'au poisson, du moins pendant l'été, les petits sauvages, cependant, sont rougeauds, bien portants et ont la figure boursoufflée de graisse : il faut dire aussi qu'ils aiment le poisson. Regardez cette petite fille qui, un petit bois sale d'une main, gratte une moitié de poisson qu'elle tient de l'autre et le dévore, tout comme nos petits blancs dévorent une *beurrée* de crème saupoudrée d'un bon *sucre du pays*.

20 juin.—Nous faisons nos adieux à nos bonnes sauvagesses et les laissons bien édifiés de leur piété et de leur empressement pour la prière. En leur pressant la main, j'ai remarqué qu'elles avaient un air triste et désolé. Ah ! c'est que nous partions sans avoir pu voir leurs maris, et, peut-être aussi, une triste pensée venait-elle assombrir leur esprit. Vivront-elles assez longtemps pour revoir le missionnaire l'année prochaine. Tous les ans il en manque à l'appel. L'année passée toute une famille a été enlevée par la famine et cette année encore on pense qu'un sauvage qu'on n'a pas revu depuis longtemps a eu le même sort.

Juste au moment de nous embarquer, quelques sauvagesses dirent au P. Guéguen : " Lorsque tu reviendras l'année prochaine, amène ton petit père avec toi." Oui, au revoir, bonnes vieilles sauvagesses ! si Dieu le permet. Pour vous j'ai quitté mes bons parents, pour vous j'ai renoncé aux richesses et aux joies de ce monde ; je veux vous consacrer ma vie. Votre misère est trop grande et trop profonde pour vous abandonner. Au revoir donc ! Pour revenir je devrai encore m'exposer à être dévoré par les mouches et les maringouins, à passer les jours et les nuits trempé par la pluie ; je devrai me fatiguer à marcher dans de longs portages à travers des chemins impraticables. N'importe, je viendrai quand même vous enseigner la bonne prière, vous apprendre à chanter les louanges de Dieu, vous apporter les consolations de notre sainte religion, vous montrer le chemin du ciel. Au revoir ! et priez pour moi.

25 juin.—Nous sommes de retour à Mékiskan trempés

jusqu'aux os par une pluie qui n'a cessé de tomber depuis notre départ de Waswanipi. Pour comble de malheur, Mékiskan est désert. Ici, comme à Waswanipi, les sauvages ont été forcés par la famine d'aller dans un poste voisin y chercher des provisions. Il ne reste au poste que des affamés avec qui nous sommes obligés encore de partager nos provisions. Les petits sauvages dévorent tout ce qu'ils peuvent rejoindre. Un sac de sucre vide et bien noirci par le voyage est aperçu par eux ; ils s'en emparent et se le passent de bouche en bouche jusqu'à ce qu'il sorte net et blanc. Pendant que quelques sauvagesses pétrissaient de la pâte pour nous confectionner des galettes, elles étaient entourées de petits sauvages qui, de temps en temps, plongeaient leurs mains noires dans le plat et les ressortaient pleines d'une pâte gluante dont ils s'emplissaient la bouche. Pauvres petits...

27 juin.—Nous laissons Mékiskan aujourd'hui ; il est bien temps, si nous ne voulons pas nous exposer à périr de faim nous-mêmes. Ces affamés auraient bien englouti toutes nos provisions. Après deux jours de marche, nous rencontrons, sur le soir, les sauvages de Mékiskan, qui retournaient à leur poste avec un grand canot chargé de provisions. Ils étaient campés sur une île, arrêtés par un gros vent contraire. Nous avons passé la nuit avec eux pour leur donner la chance de se confesser et de communier le lendemain matin.

30 juin.—Cette après-midi, vers cinq heures, nous débarquons au milieu des sauvages de Kikendatch, sur le St. Maurice. Nous n'avions pas plutôt mis pied à terre qu'ils se jetèrent tous à genoux pour recevoir la bénédiction. Cet acte de piété et de foi m'a touché jusqu'au fond de l'âme. Ces sauvages jouissent d'une certaine aisance et ont un air de civilisation et de propreté que ne possèdent pas ceux de Waswanipi et de Mékiskan. Nous trouvons le chef bien malade depuis longtemps et mourant. Notre arrivée lui fait beaucoup de bien, car il craignait de mourir avant de voir le prêtre une dernière fois.

2 juillet.—Nous allons au cimetière bénir les fosses de ceux qui sont morts durant l'année. Il est très bien placé

sur une petite colline de sable. A l'entrée, mais en dehors des limites du cimetière, on remarque une petite clôture entourant une fosse surmontée d'une croix; c'est la tombe d'un ancien chef. Cet homme s'était très mal conduit durant sa vie; il avait même eu jusqu'à 4 femmes qu'il gardait en même temps sous son toit. Quoiqu'il se fût converti et amendé sur la fin de sa vie, les sauvages n'ont pas voulu l'enterrer avec les autres et l'ont excommunié d'eux-mêmes pour servir d'exemple à leur postérité. Ils se disaient: " Il ne convient pas qu'un homme, qui a été si méchant, soit mis en terre sainte avec ceux qui se sont bien conduits; nous allons lui donner une place à part, et lorsque nos enfants, nous montrant du doigt cette tombe, nous demanderont pourquoi elle ne se trouve pas avec les autres, nous leur en donnerons la raison et les exciterons à bien se conduire toujours et partout." Où trouver des sentiments plus beaux et plus nobles? Dans les grandes villes qui vantent tant leur progrès et s'enorgueillissent de leur prétendue civilisation, la vertu est souvent flétrie et le vice exalté; le renégat à son Dieu et à sa religion doit avoir des honneurs funèbres, tandis que chez ces peuples, qu'il nous plait de qualifier du nom de barbares et sauvages, le vice est abhorré et la vertu en honneur. De quel côté est la seule vraie et véritable civilisation?...

4 juillet.—Hier nous avons laissé le campement sauvage pour nous rendre au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson à trois milles plus loin, où nous goûtons la cordiale et franche hospitalité de M. Slater, jeune anglais de 25 ans, commis du poste, et tout-à-fait jovial et charmant. Quoique protestant, il venait tous les soirs au campement assister à la prière; quelquefois même il venait à la messe. Ce matin nous laissons le poste de Kikendatch pour descendre 60 milles plus bas à Montaching. C'est là que doit avoir lieu la grande mission pour tous les sauvages du St-Maurice dispersés dans quatre postes différents: Kikendatch, Montaching, Manawan et Coococache. Les sauvages de Kikendatch étaient partis de la veille avec leur chef malade. Nous rejoignons bientôt, dans un portage, deux familles qui formaient l'arrière-garde. C'est quelque chose de curieux qu'une

famille sauvage faisant portage. La femme se charge du canot, qu'elle porte seule sur ses fortes et larges épaules, et l'homme se charge du bagage. Il se passe sur le front une lanière de cuir à laquelle est attachée une grosse boîte qu'il se jette sur le dos ; sur cette boîte il en place une autre, puis la tente, puis un paquet, puis un autre et couronne cet échafaudage d'un bambin d'un an ou deux. Le petit gaillard se cramponne à la tête de son papa et se tient solide là-haut malgré les coups et contre-coups de la route. A côté de nous passe, en trotinant, une petite fille de 6 à 7 ans chargée d'une pesante boîte, elle s'accoutume aux rudes labeurs de la vie sauvage.

5 juillet.—A 15 milles environ de Montaching, nous rejoignons tous nos sauvages. Les canots éparpillés çà et là sur la rivière descendent le courant sans crainte et sans défiance. On ne redoute plus, comme autrefois, le cruel et féroce Iroquois qui, caché au fond d'un ravin ou dans les broussailles du rivage, guettait le moment propice pour exercer son insatiable soif de sang et de carnage. Chaque canot est monté par une famille, l'homme à l'arrière, la femme accroupie à l'avant et le milieu rempli par les enfants et le bagage. Nous ne sommes plus qu'à un mille du poste ; tous les canots alors viennent se placer de front sur une seule ligne, le nôtre au milieu, ayant à ses côtés les canots respectifs des deux chefs. On entonne l'*Ave-Maris-Stella* en algonquin, auquel tous répondent en chœur, accompagnant le chant du grondement des fusils. C'était vraiment un beau coup-d'œil que celui offert alors par le St-Maurice. Ces nombreux canots où grouille tout un petit peuple heureux et content d'escorter son missionnaire, cet *Ave-Maris-Stella* chanté avec entrain, ces coups de fusils qui ne cessent d'ébranler l'air, tout cela formait un spectacle bien capable de transporter d'enthousiasme, et de faire oublier au missionnaire ses peines et ses fatigues.

20 juillet.—Je voudrais avoir une plume plus exercée et plus habile que la mienne pour pouvoir rendre dans tout leur éclat les belles choses dont j'ai été l'heureux témoin, pendant les quinze jours de mission passés à Montaching.

Tous les matins, de cinq heures à cinq heures et demie, nos sauvages se réunissaient à leur petite chapelle pour n'en

sortir que vers huit heures; et ils ne paraissent nullement fatigués d'un si long exercice. Il y avait d'abord la prière du matin en commun, puis ils assistaient à deux grand'messes de suite suivies d'un sermon. Les messes sont chantées par les sauvages eux-mêmes; ils aiment à chanter et chantent très bien. Il n'y a pas d'école, mais tous savent lire et même plusieurs peuvent écrire. Dans l'après midi, l'église se remplit encore pour assister à la bénédiction du Très-Saint Sacrement et entendre un sermon; sur le soir, nouvelle réunion pour la récitation du chapelet et la prière du soir. Le R.P. Guéguen est occupé depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, arrêtant à peine le temps nécessaire pour prendre ses repas. Il est tout entier à ses chers sauvages : prêchant, confessant, faisant le catéchisme, réglant les difficultés, établissant l'ordre, la paix et la concorde entre les familles. Je suis fatigué seulement qu'à le voir faire.

La chapelle de Montaching n'est pas encore complètement terminée, mais, telle qu'elle est, elle est déjà magnifique. Assurément on est loin de s'attendre à trouver quelque chose d'aussi beau en venant ici. Elle mesure 45 pieds de long sur 25 de large. La voûte est toute peinte couleur firmament avec étoiles dorées. Le chœur, peinturé avec beaucoup de goût, possède un petit autel tout pimpant et brillant avec sa tapisserie dorée, son baldaquin rouge pourpre et ses jolis chandeliers. Deux petites sacristies ont été ménagées de chaque côté du chœur. Le clocher possédait une petite cloche qui a été remplacée par une autre aux proportions plus larges. Cette cloche pèse 200 livres et est un don de Sa Grandeur, Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières. Fallait voir l'étonnement, la joie et le contentement de tous les sauvages lorsqu'ils entendirent, pour la première fois, sa grosse voix forte, vibrante et sonore; ils s'arrêtaient pour l'écouter plus à leur aise. Un dimanche nous avons eu une procession qui ne manquait pas d'une certaine solennité. Un reposoir, orné d'images, de dentelles et de draperies, avait été préparé au bout d'une grande prairie et la route avait été bordée de verdure avec des arches de distance en distance. La procession se composait de tous

les sauvages de Montaching, hommes, femmes et enfants en état de marcher. Les chiens seuls en étaient exclus, et un grand homme, affublé d'un habit de bedeau et un bâton à la main, était chargé de les tenir en respect. Deux bannières et un grand nombre de petits drapeaux et oriflammes rouges, bleus, blancs et verts flottaient au gré du vent. Deux petits sauvageons, un panier suspendu au coup, jetaient continuellement des fleurs devant le Saint-Sacrement escorté par un piquet de soldats ayant son commandant, son officier et son drapeau. Dès que le Très-Saint Sacrement parut sur le perron de l'église, un commandement bref et sec fut donné et à l'instant tous les fusils éclatèrent comme s'il n'y en eut qu'un seul. Il y eut encore une décharge générale des fusils au reposoir ainsi qu'au retour. La musique instrumentale se composait d'un accordéon, de deux violons et d'un petit tambour. En un mot, nos sauvages ont fait à Notre-Seigneur un véritable triomphe qui a dû l'engager à répandre ses grâces de choix sur ce petit peuple à la foi simple et vive.

Nous avons béni plusieurs mariages et il y a eu tout naturellement des noces. C'était quelque chose de nouveau pour moi qu'un festin de noces chez les sauvages : je suis allé les examiner. Deux tables sont dressées dans une maison; tout le menu du repas se trouve sur la table : des montagnés de galettes jaunes comme de l'or et des plats de sirop et de graisse ; dans un coin on aperçoit encore un panier plein de galettes et un chaudron aux vastes flancs, où brille un thié noir comme l'encre. Les sauvages entourent la table et se mettent à faire fonctionner les mâchoires sans mot dire. Chacun s'empare d'une galette qu'il place sous son bras et en casse un morceau pour le plonger tantôt dans le sirop, tantôt dans la graisse. Deux servantes suffisent à peine pour remplacer les vides faits par ces appétits monstres. On a voulu danser, tout comme chez nos bons canadiens, mais, ce qui est à leur avantage, on ne l'a fait qu'avec la permission du missionnaire, qui ne leur accorda que le temps de l'après-midi qui précédait la prière du soir. Pas de danse à nuit. Que de désordres on éviterait si, partout, on suivait cette ligne de conduite.

La mission de Montaching a fait une grande perte, pendant notre séjour dans ce lieu, par la mort de Thomas Awacic, chef de Kikendatch. Thomas Awacic était un homme vraiment extraordinaire. Fort, grand et bien fait, il était le meilleur chasseur de son poste ; mais il se faisait surtout remarquer par sa piété, son attachement, son amour pour la religion et son grand respect pour le missionnaire, qualités que sa maladie n'a fait que ressortir et apprécier davantage. Malade et mourant à notre arrivée à Kikendatch, il n'a pas voulu manquer une seule fois d'assister aux deux messes qui se disaient tous les matins, s'y faisant transporter dans ses couvertes, et y venant toujours en grande tenue, revêtu de son habit de chef, un grand surtout de drap noir avec boutons dorés, galons d'or et épaulettes à franges également dorées. La première fois qu'il vint à la messe, il ne put s'empêcher d'exprimer tout haut au P. Guéguen sa joie et son bonheur. " Que je suis heureux, disait-il, et que de remerciements ne dois-je pas au bon Dieu de ce qu'il m'a fait vivre jusqu'à ce jour ! En me voyant bien malade, j'avais beaucoup de peine, parce que je croyais que c'était fini, que jamais plus je ne verrais la messe en ce monde." Ne sont-ce pas là des sentiments dignes des saints eux-mêmes ? Ce qui est encore une plus grande marque de son dévouement et de son amour pour la religion, c'est l'acte héroïque qu'il fit en demandant de lui-même, sans qu'il y fût sollicité, d'être transporté à Montaching pour y assister à la mission. Le R. P. Guéguen lui ayant fait remarquer qu'il était bien faible pour un si dur voyage et qu'il ne lui demandait pas un si grand sacrifice, " Je le sais, répondit-il, mais vois-tu, si je ne vais pas à la mission, quelques-uns seront obligés de rester pour me veiller et d'autres resteront sans nécessité aucune. Je ne veux pas que quelqu'un manque la mission à cause de moi ; au contraire, je veux donner l'exemple jusqu'à la fin de ma vie afin que jamais personne ne tire en arrière pour la mission. Ce voyage va me fatiguer beaucoup, je le sais, et me causer beaucoup de souffrances, mais j'endurerai cela pour Dieu." Pour comprendre tout l'héroïsme qu'il y a dans ces simples paroles, il faut connaître ce que c'est qu'un voyage de 60 milles en canot d'écorce,

dans un pays comme celui-ci et dans les conditions où se trouvait le chef. Je n'aurais jamais cru qu'un pauvre sauvage ignorant fut capable d'un pareil acte : mais Dieu a ses élus partout.

A Montaching notre chef continua d'entendre deux grandes messes tous les jours et le soir il réunissait ses gens autour de sa tente pour qu'on fit la prière et chantât des cantiques. Il a reçu la Sainte-Communion plusieurs fois, et toujours avec une piété et une ferveur sensibles. Pour témoigner de son respect à Notre-Seigneur il faisait un grand salut à la sainte hostie et, une fois qu'il avait communié, il restait quelques instants comme anéanti et abîmé dans une profonde adoration du Dieu Sauveur qu'il possédait dans son cœur. Quelques jours avant sa mort, il exprimait sa peine au R. P. Guéguen de ne pouvoir plus, disait-il, communier, parce qu'il se trouvait incapable de rester à jeun assez longtemps pour cela. Le P. Guéguen lui ayant fait remarquer que, lorsqu'on était bien malade, il n'était pas nécessaire de rester à jeun pour communier, il en fut tout réjoui. La veille même de sa mort il demanda de lui-même la faveur de communier encore une fois : ce devait être sa dernière communion. Le jour même il devint si faible qu'on crut que ses derniers moments étaient arrivés : on le veilla toute la nuit. Le lendemain il était mieux, et lorsque le R. P. Guéguen alla le voir il faisait sa toilette et se préparait à se faire transporter à l'église pour assister encore à l'adorable sacrifice de l'autel : ce mieux était celui de la mort. Dieu se contenta de sa bonne volonté, car, un instant après le départ du P. Guéguen, il s'affaissa de nouveau sur sa couche pour ne plus se relever. Le P. Guéguen finissait sa messe ; il fut averti et accourut juste à temps pour recevoir son dernier soupir. Il s'éteignit doucement, sans efforts, sans contractions, comme une lampe qui s'éteint faute d'huile. Son âme, en quittant cette terre, s'en alla vers les régions célestes pour contempler Dieu, non plus en énigme, à travers les voiles de la foi et les saintes espèces eucharistiques, mais face à face. Oui, je n'en doute pas, sa mort a été le commencement d'une vie meilleure. Si cette mort, précieuse devant Dieu et devant les hommes, remplit le cœur du missionnaire de douleur, elle n'est pas du moins sans

adoucissement et sans consolation. Car, si la mission perd, en ce chef un soutien et un appui, elle acquiert un intercesseur de plus au ciel qui priera pour son missionnaire et tous ceux qui l'aident à accomplir son œuvre d'évangélisation, et de plus elle est une preuve sensible que Dieu bénit ses œuvres, ses fatigues et ses peines.

Je me suis convaincu auprès de ce cadavre que la sensibilité n'est pas inconnue chez les sauvages. Au contraire, j'en ai vu plusieurs pleurer à chaudes larmes et être obligés de s'éloigner pour calmer leur douleur. La pauvre veuve, appuyée sur le bras de deux sauvagesses, alla puiser des forces et des consolations auprès du Dieu de l'Eucharistie en se faisant conduire à la chapelle pour y réciter le chapelet. Je fus aussi témoin d'une curieuse cérémonie, reste des anciennes coutumes et traditions: les sauvages dressèrent deux tables de chaque côté du mort et prirent ce qu'ils appellent "le dernier repas avec le chef," mangeant avec un aussi bon appétit, en face de ce corps inanimé, qu'à un festin de noces.

Le peuple sauvage me paraît être le peuple le plus heureux du monde; du moins durant la mission. Il vit sans sollicitude, sans souci et sans préoccupation du lendemain. En dehors des exercices religieux, les hommes passent la plus grande partie de leur temps à fumer la pipe, à jaser, à jouer aux cartes et à s'étendre nonchalamment sous la tente pour s'y reposer et y dormir pendant que les femmes s'occupent à faire la cuisine, à coudre, à charrier l'eau, le bois et à le fendre. Elles s'enfoncent tous les matins dans le bois, la hache à l'épaule, et en reviennent avec une dizaine de gros rondins sur le dos qu'elles portent allègrement au moyen d'un collier. Quant aux enfants ils s'amuse à jouer à la balle. J'ai remarqué avec plaisir les mères faire réciter les prières aux petits enfants avant de se coucher.

Avant que je les laissasse, les sauvages ont voulu me donner un nom sauvage. Un jour j'étais occupé à enseigner le chant des cantiques à quelques *squaws*, lorsque toute la tribu, chef en tête, envahit la maison; je ne savais trop ce qu'ils voulaient faire. Le chef s'avança au milieu de l'assemblée, fit un petit *speech* et déclara que mon nom doréna-

vant serait; "Kamirotagosich": "Celui qu'on aime à entendre." Alors tous d'applaudir; ils m'entourent d'une ceinture de bras et se mettent à tourner, sautant, dansant, chantant, pendant qu'un des leurs les accompagnait en frappant à coups redoublés sur un petit tambour. Le calme une fois rétabli, il a fallu faire le tour de la salle pour donner la main à tous et chacun de s'écrier: Kwé, Kwé, Kamirotagosich."

Sur notre retour, nous visitons les sauvages de la Lièvre, et le 3 août, après une absence de 2 mois et 8 jours, nous étions rentrés dans nos pénates. Cette longue et pénible course à travers les bois, loin d'abattre mon aimable mentor, le R. P. Guéguen, avait eu le bon effet de lui donner de l'embonpoint. Une preuve de plus que ceux que Dieu garde sont bien gardés. Cependant une certaine irritation de la peau du visage causée, je crois, par la fraîcheur et l'humidité des nuits, l'a rendu presque aveugle pendant 2 à 3 jours. Mais cela ne l'a pas empêché de commencer et de mener à bonne fin une retraite de 8 jours aux sauvages de Maniwaki. Aujourd'hui il est tout à fait rétabli et en parfaite santé ainsi que votre humble serviteur.

Cette visite chez les sauvages de la Hauteur des terres m'a donné une plus grande estime de ma vocation en me faisant toucher du doigt tout le bien que je pouvais faire parmi ces bonnes populations indiennes. Daigne le Seigneur me conserver longtemps pour leur enseigner pendant bien des années les vérités de notre sainte religion et vous accorder, à vous, monsieur le Vice-Recteur, l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions.

En vous priant de me pardonner et d'excuser la liberté que j'ai prise, je me souscris, avec bonheur, votre très humble et très dévoué serviteur,

A. LANIEL, Ptre, O.M.I.

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

DANS LE

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN,

Par Mgr PASCAL.

Arrivé le six octobre à Prince-Albert, après les cérémonies de l'installation et quelques jours de repos, j'ouvrais la visite pastorale du Vicariat afin de pouvoir dire: *cognosco oves meas et cognoscunt me mea*. C'est le district de Battleford qui aura les prémices de cette visite. Le Rév. Père Lecoq m'accompagne. Ma chapelle épiscopale, une tente pour la nuit, quelques provisions de bouche et une modeste voiture, tel est notre bagage. Durant trois jours, le chemin nous conduit à travers les immenses prairies du Nord-Ouest. véritable mer de foin, dont la monotonie n'est rompue que par quelques rayons et de rares oasis de bois. C'est dans ces vastes plaines qu'erraient autrefois ces immenses troupeaux de buffalos qui faisaient la richesse du pays et donnaient au sauvage la nourriture, l'habillement, etc. Aujourd'hui, tout a disparu, et il n'en reste que le souvenir, souvenir perpétué par les débris d'ossements que rencontre le voyageur, et ces nombreux sillons creusés par le sabot du troupeau allant en ligne à la file et qu'un quart de siècle n'a pas fait disparaître. Nous sommes près de Battleford, me dit mon compagnon, et, en effet, nous voyons venir au devant de nous une douzaine de voitures et de nombreux cavaliers qui nous escortent jusqu'à l'entrée de l'Eglise où la foule est réunie pour attendre, saluer et recevoir la bénédiction de son premier Pasteur. Le lendemain, jeudi, nous allons voir les réserves des sauvages de la rivière Bataille, confiées aux soins des Révérends Pères Cochin et Vachon. Là, tout est pauvre et dans le dénûment. Les missionnaires ont trois petites maisons-chapelles où ils réunissent le dimanche les

sauvages chrétiens des alentours. On voit là six réserves différentes distantes les unes des autres de 10, 15, 25 et 40 milles. Combien il est pénible de constater que la plupart de ces sauvages vivent encore à l'ombre de la mort et s'obstinent à conserver avec les usages ordinaires de la vie tous les restes de superstitions que leur ont léguées leurs ancêtres. La tâche du missionnaire est ici bien ingrate et bien difficile. L'éducation des enfants nous donne de grandes espérances pour l'avenir, mais il faut avouer que les consolations que goûte le prêtre ne répondent pas à ses pénibles efforts.

Je ne puis qu'admirer et louer le zèle dévoué du Rév. Père Cochin qui, après avoir été prisonnier et à la merci de ces hordes barbares, durant deux mois, lors de la rébellion de 1885, et après avoir vu plusieurs fois ces féroces guerriers former le cercle autour de lui pour lui ôter la vie, continue à se dépenser pour conduire au ciel ces natures grossières et barbares et ne cherche qu'à leur donner la vie spirituelle et les trésors du Paradis. Que les associés de la Propagation de la Foi, les amis du Sacré-Cœur et toutes les âmes pieuses continuent par leurs prières et leurs aumônes de concourir à ce grand travail de la civilisation et de l'évangélisation de ces pauvres enfants des bois.

Après cette visite que nous faisons assez rapidement, nous revenons à Battleford, ancienne capitale du Nord-Ouest, que nous n'avons fait que saluer en passant, afin de nous préparer à la fête du lendemain. Le 25 octobre, Dimanche, grande fête au village. Messe pontificale, si on peut l'appeler ainsi. Les communions sont nombreuses. Il y a 24 confirmations. Le Rév. Père Bigonnesse, qui dirige cette paroisse avec tant de zèle et de prudence, a fait orner et décorer l'église. On y voit même un trône pour l'évêque. Les chants sont bien exécutés et l'on se croirait facilement dans une de nos petites paroisses de France ou du Canada, tellement cette petite population Irlandaise et Canadienne est heureuse de pouvoir manifester sa foi et son amour pour la sainte religion.

Nous donnons, avec nos meilleures bénédictions, nos félicitations à ce bon peuple et reprenons la route de Prince Albert où nous sommes attendus pour la belle fête de la

Toussaint. La veille de notre arrivée au Lac Canard, nous voulons doubler le pas et abréger ainsi le trajet à faire le lendemain. Depuis midi, le temps est devenu mauvais, le vent est nord et son souffle glacé nous apporte une pluie fine peu agréable ; pour comble de malheur, nous sommes éloignés du bois et de l'eau ; la nuit arrive, le chemin ne paraît presque plus ; la pluie augmente, nos habits sont mouillés, le frisson nous gagne. Nous soupignons après quelques broussailles desséchées pour faire du feu, réchauffer nos membres engourdis et nous éclairer. Notre pauvre cheval va toujours, mais bientôt nous nous apercevons qu'il a pris une fausse route et qu'il nous égare dans la prairie. La Providence de Dieu nous a conduits non loin de quelques petits saules qui nous fournissent des branches pour nous éclairer. En quelques instants la tente est dressée, le cheval mange son avoine, nous prenons un peu de nourriture et faisons notre prière du soir avant de nous rouler dans nos couvertures. Le matelas que nous fournit la prairie est un peu mouillé, mais nous sommes heureux et remercions la divine Providence de nous avoir conduits là. Quelques moments plus tard, la pluie est devenue torrentielle et la neige lui a succédé. A notre réveil, tout est blanc devant nous. La tente est raidie par la gelée. Nous plions armes et bagages et partons à l'aventure. Le Rév. Père Lecoq ne tarde pas à s'orienter. Le vent fait voltiger la neige, le froid est intense, la voiture roule à peine et nous sommes obligés de supporter les rigueurs précoces de l'hiver sans avoir les habillements de la saison. Après de longues heures, nous arrivons enfin à la mission du Saint-Cœur-de-Marie au Lac Canard où le Rév. Père Pineau fait tout en son pouvoir pour nous donner les secours dont nous avons besoin et que lui permet sa grande pauvreté.

⊗ Rentré à Prince-Albert, je laisse s'écouler les mois de l'hiver que je consacre soit à la prédication de notre retraite annuelle, soit aux fêtes de Noël, et à la correspondance du jour de l'an, jusqu'à ce qu'enfin la maladie (*influenza*) vienne me coucher sur un lit de douleur et me confiner près de deux mois dans ma chambre après m'avoir conduit aux portes de la mort. Quand les forces reviennent, je me fais conduire par la

vapeur jusqu'à Saint-Albert pour y voir le pieux et saint évêque Mgr Grandin. Je descends ensuite à Saint-Boniface pour y saluer notre vénérable archevêque, Mgr Taché; enfin je reviens au foyer après avoir franchi 725 lieues, soit 2175 milles ou bien 3483 kilomètres.

Nous sommes à Pâques. Le printemps est arrivé, la neige a disparu, la débauche des glaces a laissé libre le cours de la Saskatchewan. Je me hâte de reprendre ma tournée pastorale et je visite Saint-Louis Langevin, desservi par le Rév Père Lecoq, Fish Creek, Saint Antoine de Batoche qui fut en 1885 le théâtre de la guerre des Métis avec les soldats du gouvernement. On y voit encore partout les traces de cette bataille meurtrière où plusieurs guerriers de l'un et de l'autre camp perdirent la vie et où l'infortuné Riel, le chef des Métis, tomba entre les mains des soldats. Saint-Antoine est la résidence du bon vieux Père Moulins qui eut la jambe traversée par une balle des combattants. Viennent ensuite les missions du Saint-Cœur-de-Marie au Lac Canard, Saint Laurent et Carlton. Dans ces diverses missions, je trouve une population bien sympathique composée de Métis, de Canadiens et de quelques familles françaises. L'immigration qui augmente chaque année, s'y fixe peu à peu. Les terres y sont excellentes. On y trouve, en grande quantité, bois, foin, eau, toutes choses nécessaires pour la prospérité matérielle de ce pays. Le grand nombre de familles dispersées sur un terrain immense va nécessiter bientôt la création de nouvelles missions et l'érection de nouvelles églises. Les missionnaires ne peuvent déjà plus suffire à tous les besoins. Il faudrait un prêtre à Fish Creek, à Bellevue, à Stony Creek, à la Montagne de Bouleau, au Fort la Corne, à Carlton, sans parler de nombreuses réserves de sauvages que le missionnaire visite trop rarement et qui sont presque sans pasteur. Oh! combien sont-elles vraies et pouvons-nous les redire ici ces paroles du Divin Maître: *Messis quidem multa operarii autem pauci. Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.*

Nous sommes au 15 mai, je rentre encore à Prince-Albert et me dispose à partir bientôt pour les missions lointaines de l'ouest et du nord du Vicariat. J'ai vu la partie civilisée, il

me reste à voir la partie sauvage. Le voyage sera long et pénible. Je suis à la veille de mon départ, mais voilà qu'une grave et sérieuse nouvelle nous arrive. Il s'agit de la visite de deux archevêques, de trois évêques et d'un grand nombre de prêtres et de dignitaires de l'Eglise. Cette nouvelle que je fais connaître aux deux bons Pères qui sont avec moi, les RR. Pères, Dommeau et Blais, nous réjouit beaucoup d'un côté, tandis qu'elle nous afflige de l'autre. Comment pourrions-nous recevoir, loger et héberger tant de nobles visiteurs à Prince-Albert? Parmi ces illustres visiteurs, je me plais à saluer spécialement notre vénérable Métropolitain Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, la capitale du Dominion qui, héritant du siège épiscopal de Mgr Guigues, de douce mémoire, évêque oblat, hérita aussi de sa bonté et de son affection pour la famille des Oblats. Je vois aussi l'auguste vieillard des Trois-Rivières, Mgr Lafleche, un des plus anciens missionnaires du Nord-Ouest; Mgr Grouard, le digne successeur du regretté Mgr Faraud, qui, revenant d'Europe, et malgré les fatigues d'un long et pénible voyage, a daigné se détourner un moment pour venir saluer son enfant et son frère dans les missions d'Athabasca, de Mckenzie, et devenu son frère dans l'épiscopat; Mgr Lorrain, de Pontiac; Monsignor Hamel, recteur de l'Université Laval de Québec; un clergé nombreux et distingué, représentant les évêques du Canada. Parmi les membres de la famille religieuse des Oblats je reconnais avec un immense plaisir les RR. Pères McGuckin, supérieur de l'Université d'Ottawa, Allard, vic.-général de Mgr Taché, Lacombe, Gendreau et Royer. C'est samedi: nos nombreux visiteurs arrivent vers 10½ h. du soir dans un char-dortoir mis à leur disposition par M. Van Horne, le président si aimable et si généreux de la riche compagnie des chemins de fer du Pacifique Canadien. L'heure avancée ne permet pas de démonstration bruyante.

Le lendemain, dimanche, la matinée se passe à dire des messes. Des autels improvisés ont permis à 30 évêques ou prêtres d'offrir successivement le saint Sacrifice, et à 10 h. à lieu la messe pontificale chantée par Mgr Lorrain, le digne

évêque de Pontiac. Mgr Taché assiste paré, au trône; les autres évêques sont placés en face et dans une stalle.

L'office a lieu dans la vaste salle d'école des Révérendes Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus qui ont bien daigné nous prêter leur local pour la circonstance et le faire orner le mieux possible.

Longtemps avant l'heure, la salle est envahie par la foule qui se presse. Le catholique coudoie le protestant. Tout est silencieux et digne. A l'évangile, Mgr Lafèche adresse la parole à l'assistance en français et intéressé l'auditoire pendant une demi-heure. La messe se continue; le chant est bien nourri; les cérémonies sont faites avec grâce et dignité. Tout en un mot intéresse et laisse une heureuse impression sur la nombreuse assistance.

Après la messe, une table de 35 couverts réunit les nobles visiteurs et tous partagent le repas simple mais cordial de l'évêque-missionnaire. Vers la fin, le pauvre vicaire-apostolique de la Saskatchewan se lève, et, dominant avec peine l'émotion qui le trahit, remercie en ces termes ses Hôtes vénérés:

" Vénérés Seigneurs, chers Messieurs, Révérends Pères,

" La première nouvelle qui me donna connaissance de la
" visite de Vos Grandeurs à Prince-Albert, me causa une
" heureuse surprise et cette surprise a fait naître en moi des
" sentiments que je ne puis m'empêcher d'exprimer aujourd'hui.

" Au nom de tous les missionnaires de ce Vicariat, des
" fidèles qui leur sont confiés et des habitants de cette petite
" ville naissante, je tiens, quoiqu'un peu tard après votre
" arrivée, à vous souhaiter à tous et à chacun de vous la
" plus cordiale et la plus sympathique bienvenue. Votre
" présence au milieu de nous est un honneur, une cause de
" joie et de consolations auxquelles nous n'aurions jamais
" osé prétendre.

" Je me réjouis grandement de l'honneur qui est fait à ce
" pauvre Vicariat né d'hier, à cette Église naissante de
" Prince-Albert, par la visite de si haut dignitaires de l'Église,
" de tant de vénérés et illustres prélats, de tant de prêtres

“ distingués, dont le nom si grand est et sera la gloire de
“ l'histoire canadienne.

“ Votre passage au milieu de nous, Vénérés Seigneurs,
“ sera une date mémorable et une belle page pour les
“ annales de cette jeune Église de la Saskatchewan. La
“ faveur que vous nous faites aujourd'hui est d'autant plus
“ grande et plus appréciable que nous la méritions moins
“ et qu'il a fallu plus de condescendance de la part de Vos
“ Grandeurs pour vouloir bien inscrire Prince-Albert dans
“ le programme de votre longue excursion.

“ A ce cantique de joyeuse bienvenue et de reconnais-
“ sance, je ne puis m'empêcher d'ajouter que je suis confus
“ et peiné de recevoir tant de grandeur dans une si grande
“ pauvreté et ce sentiment me rappelle les paroles que le
“ divin Maître adressait à ceux qui avaient été voir le Saint
“ Précurseur dans le désert : *Quid existis videre?* Evêque
“ sans église et sans palais, je ne puis offrir à mes nobles et
“ illustres visiteurs que la modeste chapelle de l'apôtre et
“ l'humble toit du missionnaire. *Quid existis videre?* Mais
“ pourquoi m'attrister et rougir de la pauvreté de mon
“ épouse, alors que la sainte pauvreté fut le vêtement de
“ gloire de notre Rédempteur, l'héritage des apôtres et le
“ levier de l'évangélisation apostolique !

“ Votre précieuse visite à Prince-Albert, Vénérés Seigneurs,
“ n'est-elle pas pour nous tous, brebis et pasteurs, une source
“ de grâces, de bénédictions et d'encouragement ! C'est avec
“ un bonheur indicible que je vois au milieu de nous notre
“ vénéré Métropolitain, dont le nom est si précieux et si
“ populaire parmi les peuplades de ces immenses contrées.
“ C'est vous, Monseigneur, qui, avec le vénérable évêque des
“ Trois-Rivières, avez eu, au printemps de votre carrière
“ apostolique, l'honneur et le mérite de répandre la semence
“ de la foi dans les vastes contrées qui composent ce
“ Vicariat. En vous rendant ici, traînés par la vapeur, vous
“ avez reconnu, après quarante ans, la rivière et le sentier
“ que votre pirogue et vos raquettes sillonnèrent avec des
“ privations et des peines dont Dieu seul connaît et le nom-
“ bre et le prix. A vous tous, et à chacun de vous, vénérés
“ Prélats, aux dignes Prêtres qui vous accompagnent, aux

“ RR. Pères Oblats, sans oublier le grand apôtre du Nord-Ouest, l'organisateur de ce magnifique pèlerinage, les plus profonds hommages de ma respectueuse reconnaissance. L'empreinte de vos pieds restera sur les rivages de la Saskatchewan et votre pieux souvenir sera gravé dans tous les cœurs. Nous prions le Sacré-Cœur de Jésus, Marie Immaculée et vos bons anges de veiller sur vous, guider vos pas et vous rendre sains et saufs au milieu de ceux qui sont votre gloire et votre couronne. *Amen.*”

Monseigneur Taché se lève alors, et, d'une voix sympathique, répond à cette adresse avec cet à propos, cette délicatesse et cette onction dont Sa Grandeur a le secret.

Après quelques heures de repos, a lieu la bénédiction de la première pierre de la future église qui doit servir de cathédrale. Sur un superbe plateau, non loin du couvent des Révérendes Sœurs et de la résidence des Missionnaires, s'élève une grande croix de bois en face d'une rue et dominant la ville. Les drapeaux, les pavillons et les oriflammes ornent le lieu. Une estrade avec un tapis et des fauteuils en cercle et tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie, est disposé avec ordre. Les prélats, revêtus de leurs ornements de chœur, se rendent en procession; le clergé et la croix les précèdent. Mgr Taché est le prélat officiant. Il est revêtu de la chape et de la mitre.

L'assistance est considérable, car la ville entière est là et les fidèles des localités voisines sont venus en grand nombre pour être témoins de cette importante cérémonie. Quand tous ont pris place, M. le maire de la ville, quoique protestant, M. le juge McGuire, représentant les Anglais, et M. L. Schmidt, les Français, lisent tour à tour une adresse dans leur langue respective et souhaitent la bienvenue aux dignes et nombreux visiteurs. Mgr Taché qui préside la fête répond à tous avec un à propos et une grâce admirables. La délicieuse facilité d'élocution et la mémoire angélique de Sa Grandeur lui dictent des paroles et des souvenirs qui charment et électrisent la foule. On procède aux cérémonies de la bénédiction, selon le rituel des évêques, après quoi la voix vibrante et éloquente du Supérieur de l'Université

d'Ottawa fait entendre une de ces instructions qui grandissent l'âme et nourrissent le cœur. Chacun se retire satisfait, consolé, emportant le meilleur souvenir de cette fête splendide dont la petite ville de Prince-Albert a été le théâtre le 22 Mai 1892. Le soir, vers sept heures, la foule se réunit encore au son des cloches pour le chant des Vêpres solennelles présidées par Monsignor Hamel. L'archevêque d'Ottawa, de sa voix sonore et majestueuse, prononce en bon anglais un discours dont la logique serrée, la pure et saine doctrine puisée uniquement dans les Livres Sacrés, captive, électrise et fascine l'auditoire. Mgr Grouard donne à son tour la bénédiction du Saint-Sacrement et clôture ainsi cette magnifique et mémorable journée. Le lendemain matin, vers sept heures, le char de feu emporte nos chers et aimables visiteurs que nous accompagnons de nos vœux et de nos souhaits.

C'est le 23 Mai. Quatre jours après, c'est-à-dire le lendemain de la fête de l'Ascension, je pars aussi moi-même pour le Nord-Ouest. Ma première étape a lieu sur le bord d'un magnifique lac, non loin de la rivière Saskatchewan. Le lendemain nous traversons la rivière sur un pont mobile et nous voilà sur le chemin de la mission du lac Maskeg, dédié à N. de Pontmain. Le Rév. Père Paquette, prévenu de notre arrivée, vient au-devant de nous avec une partie de ses ouailles, les uns sont en voiture, les autres à cheval. Le moulin à scie de M. Marcellin fait entendre son sifflet, les sauvages tirent du fusil, les cloches remplissent les airs de leurs joyeux carillons; c'est une vraie fête dans un petit village perdu dans les prairies et dans les bois.

Notre-Dame de Pontmain de la Saskatchewan, à 68 milles ou 108 kilomètres de Prince-Albert, est une charmante mission bâtie sur le bord d'un lac. Les sauvages, peu nombreux, y sont bons chrétiens. Le Rév. Père Paquette est parvenu, grâce à son zèle industrieux, à mettre sa résidence sur un pied excellent. Chapelle propre, maison convenable, jardin délicieux. Tout, ici, respire l'ordre et la propreté. Nous y passons le dimanche et sommes bien consolé en voyant ces pauvres Indiens s'approcher de la Table Sainte avec dévotion. Nous donnons dans l'après-midi le sacrement

de Confirmation à 24 personnes. Là encore, il faudrait un missionnaire de plus qui prendrait soin des réserves de Snake Plain, Sandy Lake, de Shell River de Devil's Lake, des Sauteurs de la Montagne du Serpent.

Nous partons le 1er juin pour nous arrêter à Devil's Lake qui est à 40 milles. Il y a là un bon noyau de catholiques. Je leur dis la messe, leur adresse quelques paroles d'encouragement et nous partons à 10 heures pour continuer notre route.

Le samedi, vers 3 heures après-midi, nous sommes au Lac Vert, après avoir couché trois fois sous la tente et traversé prairies, montagnes, ponts de bois en ruine, rivières, marais, coteaux et vallées, le corps tout brisé de fatigue, mais bien joyeux d'avoir échappé à tout fâcheux accident. Ici, nous disons adieu à notre modeste véhicule qui retourne sur ses pas. Les rivières et les lacs, la bergè, l'esquif et le frêle canot d'écorce seront désormais et tour à tour notre route et notre mode de voyager.

Il est 3½ heures de l'après-midi, et 18 milles nous séparent de la mission Saint-Julien où nous attend le Rév. Père Teston. Il faut se hâter, car le soleil descend. Notre petit vaisseau glisse rapidement sur l'eau et cependant ce n'est qu'avec peine que nous arrivons vers les neuf heures du soir. Les fidèles et leur bien-aimé pasteur sont là pour nous saluer. Je suis heureux de leur toucher la main et de les bénir pour la première fois. Le lendemain, nous chantons la messe dans la pauvre petite chapelle de la mission. Hélas ! que de besoins et quelle pauvreté dans cette étable de Bethléem. Les fidèles y viennent nombreux. Ils sont contents et heureux de voir leur nouvel évêque. Ce Rév. Père Teston est le missionnaire de Saint-Julien. Son zèle et son dévouement sont plus grands que ses forces. Le presbytère est une pauvre petite mesure en pièces de bois. Tout y est bien primitif. Le mobilier, le vêtement, la nourriture de l'apôtre, tout porte le cachet de l'extrême pauvreté. J'ai admiré l'abnégation de ce missionnaire qui aurait tant besoin que quelque âme charitable s'intéressât à lui et à sa mission. Le Rév. Père Teston a plusieurs réserves qu'il doit visiter de

temps à autre et où il y a tant de brebis qui réclament un pasteur.

Nous laissons Saint-Julien le mardi, pour nous rendre à l'Isle à la Crosse. Nous avons deux embarcations, un grand et un petit esquif. Le Rév. Père Teston descend avec nous. Les deux ou trois premiers jours nous allons loin car il fait beau temps. Le jeudi soir, un orage nous oblige de descendre à terre et dresser notre tente pour nous mettre à l'abri de la pluie. Le vendredi, nous franchissons les nombreux rapides de la rivière et nous entrons enfin dans le lac. Le soleil est brûlant. Dans l'après-midi, nous apercevons dans le lointain un canot qui vient à nous. Nous tirons du fusil, on nous répond; on s'approche et de loin nous reconnaissons le Rév. Père Rapet, le supérieur de la mission, qui vient au-devant de nous avec le Frère Marcilly. La joie est grande. On se hâte d'approcher de la mission où les nombreux sauvages réunis attendent rangés en bataille sur le rivage. A un signal donné une détonation formidable et continuelle salue notre arrivée. Les drapeaux flottent au vent à la mission et au fort de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson. L'arrivée de l'évêque est pour tous une fête et un vrai triomphe. Le spectacle est grandiose. Il y a là environ 600 sauvages tant Montagnais que Cris à genoux sur le rivage pour recevoir la première bénédiction de leur évêque qui est si heureux de les saluer et de les bénir. Un arc de triomphe est dressé à la porte de l'église. Sur une table se trouvent les ornements pontificaux. Je m'habille et fais mon entrée solennelle dans l'église tandis qu'à la tribune les enfants de l'orphelinat avec les Révérendes Sœurs chantent au son de l'orgue le "*Sacerdos et Pontifex.*" Je remercie la foule en quelques mots et je donne la bénédiction du Très Saint-Sacrement. La semaine entière est employée aux exercices d'une mission en règle. Tous ces bons sauvages viennent en foule le matin et le soir écouter la parole de Dieu, chanter les cantiques et recueillir les grâces du pardon.

Le dimanche suivant est le grand jour des communions. Nous en comptons 310. Il y a 93 Confirmations. Rien de plus beau et de plus ravissant que la vue de ces pauvres enfants des bois. Cet empressement, cette piété, cet amour

de la sainte religion, cette ardeur pour chanter les louanges de Dieu et les cantiques de Marie nous touchent et nous consolent

Les Révérendes Sœurs de Montréal qui dirigent avec tant de zèle et de dévouement un orphelinat, un pensionnat et un hôpital sont avec leur nombreuse petite famille la vie et l'ornement de la mission et de l'Eglise. Chapelle, sacristie, vestiaires, tout porte le cachet de la plus exquise propreté. Cette mission, j'ose le dire, est la perle de mon pauvre Vicariat, grâce à la direction sage et prévoyante du Rév. Père Rapet, grâce au dévouement sans bornes de nos trois frères convers, les frères Marcilly, Labelle et Bolwège ; grâce enfin au charitable zèle de la pieuse communauté des bonnes Sœurs de la Charité.

Nous sommes au 23 juin, je pars, accompagné du Rév. P. Pénard, pour le portage La Loche. Nous avons quatre bons et braves Montagnais pour diriger notre bateau. Le voyage nous prend cinq jours. La distance est de 160 milles, soit 256 kilomètres. Les chaleurs sont considérables, les orages sont fréquents sur la hauteur des terres. Plusieurs familles que nous voyons le long de la rivière se mettent à nous suivre. Le dimanche nous disons la messe sous la tente au milieu de la forêt. Tous nos chers sauvages se groupent en cercle autour de notre modeste sanctuaire et chantent en plein air les cantiques pieux du Maître de l'Univers.

Le lendemain, lundi, vers le soir, nous arrivons au lac La Loche, nous voyons là deux camps ; dans l'un, nous comptons environ 160 personnes et dans l'autre, qui est au Fort, à peu près autant. Nous allons d'abord donner la mission à ceux-là pour revenir ensuite à ceux-ci. Ils sont séparés par 15 milles. Malheureusement, nous n'avons là ni église, ni maison, ni chapelle. Les pauvres habitants mettent à notre disposition leur maison que nous arrangeons de notre mieux pour y célébrer le service divin et y faire descendre le Roi des Cieux. La population, toute catholique, est bien religieuse dans ce pays. Nous distribuons la sainte Communion à 124 personnes et donnons à 64 le sacrement de Confirmation. Ces bons sauvages me demandent à grands cris un prêtre résident au milieu d'eux ; Monseigneur Grandin

le leur a promis depuis longtemps, me disent-ils. Ils ne voudraient pas mourir sans l'assistance du prêtre et les secours de la religion. Notre visite les console beaucoup. Ils ne savent comment nous témoigner leur reconnaissance. *Ils voudraient nous retenir plus longtemps, mais hélas !* les jours sont comptés et nous revenons sur nos pas le 1er juillet, bien satisfait et bien consolé. Tout le monde tire du fusil en signe de contentement et pour nous dire adieu.

Le retour nous prend six jours, car nous sommes arrêtés par le mauvais temps sur les rives du lac du Bœuf où des myriades de mouches et de maringouins nous crucifient tout vivants et nous empêchent presque de dire la sainte Messe. Les sauvages dispersés un peu partout, à la chasse et à la pêche, le long des lacs et des rivières, nous saluent au passage. Nous sommes à 12 lieues seulement de l'Île à la Crosse où nous avons hâte d'arriver. Dans l'après-midi, le soleil devient brûlant, la chaleur est étouffante et présage la tempête. Nos jeunes gens, inondés par la sueur, soupirent après la brise. Hélas ! leurs vœux vont être exaucés. Le tonnerre gronde dans l'ouest ; en quelques heures le soleil est couvert par d'épaisses nuages. Le vent souffle avec force, la pluie, les éclairs et le tonnerre nous arrivent. Le ciel est en courroux. Nous nous arrêtons un instant pour laisser passer l'orage. La pluie passée, nous nous hâtons de hisser la voile et nous sommes heureux de voir notre petit vaisseau glisser sur la lame avec une vitesse prodigieuse. Nos gens sont très joyeux. Au bout de quelque temps, nous entrons dans le lac La Crosse qui s'ouvre large et majestueux devant nous. Arrivés au milieu des flots, nous voyons tout à coup un second orage venir sur nous poussé avec furie par le vent. Nous avons à peine le temps de baisser la voile et d'organiser tout pour la lutte. La pluie tombe par torrents, le vent impétueux creuse l'eau et la soulève en montagnes. Le lac est déjà blanc et l'ouragan souffle avec tant de violence que notre frêle embarcation est sur le point d'être engloutie par la lame qui à chaque instant retombe sur nous et nous inonde. Que faire ? Nous sommes si loin du rivage ! Dans notre impuissance, nos regards et nos cœurs s'élevèrent vers Dieu : *Domine, salva nos, perimus.* Ave, Maris

Stella, monstra te esse matrem. La divine Providence qui veille toujours sur le pauvre missionnaire, et l'Etoile de la mer que l'on n'invoqua jamais en vain, nous dit Saint Bernard, ne nous ont point abandonnés. En quelques instants, nous avons pu nous approcher du rivage et tourner doucement une pointe de terre qui nous a soustraits à la vague et donné un port de salut. Veuillez, vous qui lisez ces lignes, nous aider à remercier Dieu et Marie de nous avoir sauvés d'un si grand danger. Arrivés à terre, en bénissant la bonté Divine, nous avons allumé un grand feu sur le rivage, fait sécher nos vêtements et pris un sommeil bienfaisant. Le lendemain, 6 juillet, avant midi, nous revoyons nos frères de l'Île à la Crosse qui, par leur aimable hospitalité, veulent nous faire oublier les fatigues du voyage.

A mon retour du Portage a lieu la première Communion et la Confirmation des enfants de l'école et des quelques familles de Métis de la localité. Ces chers enfants, au nombre de 26 que nos bonnes sœurs ont préparés, ressemblent à des Européens, tellement ils sont transformés. Ils nous ravissent par leur candeur et leur piété angélique. Les parents, qui sont là pour la plupart, pleurent de joie et d'attendrissement. Après la cérémonie, les RR. Pères, les bons Frères de la mission et les Révérendes Sœurs s'unissent aux enfants du pensionnat pour m'offrir leurs vœux et leurs souhaits et fêter ainsi l'anniversaire de ma consécration épiscopale qui a lieu pendant mon voyage au portage La Loche. Les chants joyeux et animés, les compliments et le dialogue de ses chers petits anges me tirent des larmes, car ils font revivre pour moi un des plus grands jours de ma vie, jour plein de grâces et bien terrible en même temps. Je bénis la famille entière de toute l'effusion de mon cœur et accorde à la troupe joyeuse, avec les bénédictions du ciel, les jouissances de la terre. La journée, quoique pleine de joie, n'est pas de nature à me donner du repos. La fatigue augmente, les forces disparaissent et la maladie, écho de l'influenza, me cloue sur le lit. Le mal de tête est violent, les vomissements se déclarent avec la fièvre. Je suis aux petits soins et plusieurs jours de repos ne viennent apporter aucun soulagement. Cependant le jour fixé pour mon départ vers le dis-

trict Cumberland est arrivé. Les hommes qui doivent me conduire sont là avec leurs canots, tout est prêt, la santé seule fait défaut. La perspective d'un si long voyage, les conséquences de mon retard, tout m'inquiète et préoccupe mon esprit. Je demande au Bon Dieu un peu de soulagement; les enfants sont en prière. Le 15 juillet, je me mets en route malgré mon faible état de santé. Le R. P. Rapet ne peut retenir ses larmes et me voit partir avec peine. Deux sauvages Cris et un excellent Montagnais seront mes guides et ma suite.

Je dis adieu à tout le personnel de la mission, implore la grâce de Dieu et pars, me confiant à la garde de Marie Immaculée et de mon ange gardien. Le temps est calme; nous en profitons pour traverser le lac et puis, peu à peu, nous nous engageons dans le fleuve Churchill ou rivière aux Anglais dont le torrent impétueux va se déverser dans la mer de la Baie d'Hudson. Rien de plus majestueux et de plus solennel que cet immense fleuve qui ressemble plutôt à une série de lacs qu'à une rivière. Paysages variés, îlots verts, montagnes escarpées, cascades rapides qui nous obligent pour les éviter à porter à dos, canots, armes et bagages au moins vingt-six fois.

Sur notre parcours nous rencontrons trois camps de sauvages. Ces pauvres enfants des bois viennent tous au rivage me baiser la main et me font promettre de venir les voir bientôt. Comme je les vois charger leurs fusils pour me faire une ovation à notre départ et que d'ailleurs je connais leur grande pauvreté, je les prie de ne point jeter ainsi inutilement leur poudre au vent. L'un d'entre eux, un chef, prend la parole et me dit dans sa belle langue: " Ah ! mon respectable Père, si tu voulais nous faire de la peine, ce serait de nous défendre de tirer du fusil en ton honneur. Tirer du fusil est le seul moyen que nous ayons de te prouver notre respect et notre amour. Il nous semble qu'en tirant pour toi nous faisons plaisir au bon Dieu dont tu es le serviteur et c'est le moyen d'attirer ses bénédictions sur nous et nos chers petits enfants. Notre poudre ne sera jamais mieux dépensée." Je ne répliquai rien à ces paroles, et m'éloignai vite, pleurant dans mon cœur le

triste sort de ces infortunés sauvages, mais bien consolé des sentiments chrétiens que la grâce de Dieu faisait naître dans leur belles âmes.

Le dimanche arrivé, nous nous livrons au repos et à nos devoirs de religion. Le bon Dieu, pour nous y engager davantage, fait éclater sur nous un orage épouvantable qui dure près de six heures. Vent violent qui emporte ma tente, pluie forte, éclairs réitérés, tonnerre, tout est de la partie. Nous partons le lendemain lundi, et ce n'est que le vendredi suivant que nous arrivons à l'Equerre appelée Fort Stanley. Un temple protestant nous dit assez haut que l'hérésie a prévalu dans ces lieux et y a établi ses pénates sans opposition. A peu près tous les sauvages sont protestants. Le lendemain à midi nous sommes au portage de traite ; c'est le 23 juillet. Là, nous disons adieu au beau fleuve Churchill pour prendre la petite rivière du lac Pélican. Des lettres qui me sont remises nous apprennent que je suis impatientement attendu. Les Révérends Pères Gasté et Lecoq qui sont venus à ma rencontre ont rebroussé chemin ne pouvant expliquer mon retard.

“ Il faut, écrivent-ils, que Votre Grandeur ait été malade ou que les flots l'aient engloutie. Hâtez-vous, si vous êtes encore du nombre des vivants. Les sauvages arrivés de tous côtés pour nous voir ont bien hâte de partir. Leurs filets ne prennent pas le poisson. La famine est dans le camp, nous sommes tous disposés à partir lundi, avec le grand regret de ne pas avoir vu Votre Grandeur, en particulier le R. P. Gasté qui a fait environ 320 milles ou 510 kilomètres pour venir vous rencontrer et recevoir pour la première fois la bénédiction de son évêque.”

A ces nouvelles, nous nous hâtons, car il n'y a plus de repos possible. Ni le vent, ni la pluie qui tombe par giboulées, ni la nuit même ne sauront nous arrêter. Le canot trace son sillon sur l'eau avec toute vitesse. Nous avons franchi de grandes distances et la nuit nous a enveloppés de son ombre. Il est minuit et nous arrivons près d'un rapide dont le murmure des eaux se fait entendre. Impossible d'aller plus loin sans s'exposer à une mort certaine, me dit notre guide. Cette nouvelle m'afflige mais il me rassure en ajou-

tant : demain, dimanche, nous serons au lac Pélican ayant sept heures du matin, si le temps est beau. On se livre au repos ; mais à peine avons nous fermé l'œil que déjà on donne le signal du départ. Il est trois heures du matin ; le temps est délicieux. En quelques heures mes gens franchissent trois portages, deux rapides, plusieurs lacs, et à 6½ h. annoncent, à coups de fusil, notre prochaine arrivée. Nous sommes à la mission Sainte-Gertrude. Les bons Pères Gasté et Bonald sont là, je les presse sur mon cœur pour la première fois, je rassure le R. P. Lecoq et les bons et nombreux sauvages rangés sur deux longues lignes pour saluer le Grand Priant et baiser son anneau. La joie a succédé à la tristesse. Un bon vieux sauvage, qui se mourait de faim, se dit rassasié, tellement il est heureux.

Nous ne perdons pas une minute. Après quelques préparatifs et malgré la fatigue je montais à l'autel à neuf heures et chantais la messe pontificale. La modeste chapelle du R. P. Bonald, ornée pour la circonstance et depuis longtemps, avait le grand défaut d'être trop petite. Vers trois heures de l'après-midi, nous réunissons encore les sauvages et c'est alors qu'a lieu la cérémonie du sacrement de la Confirmation que je donne à 63 personnes. Le lundi nous allons prier pour les défunts, bénir la croix du cimetière, et le mardi à midi nous prenons la voie du Cumberland où est la mission St-Joseph. Le R. P. Lecoq m'accompagne et m'assiste dans le voyage. Ici encore de nombreux rapides nous attendent sur la rivière Esturgeon et la rivière Maligne. Le courant est très fort et nous entraîne à toute vitesse à travers les mille écueils que savent prévoir et éviter à temps les sauvages qui conduisent notre pirogue. Prenez garde aux pierres, leur dit une fois mon compagnon. Ne crains pas, mon Père, lui fut-il répondu, il y a longtemps que je les ai comptées. Le voyage serait assez agréable si ce n'étaient les ardeurs du soleil qui, par la réverbération des eaux nous brûle le visage et nous cicatrise les mains. Le soir et le matin ce sont encore les maringouins qui sont toujours là pour mordre notre sang et tourbillonnent en essaims autour de nous.

C'est le vendredi, 29 juillet vers les 7 heures du soir, que nous arrivons à la mission Saint-Joseph du Cumberland.

Nous sommes signalés de loin sur le lac et déjà les cloches appellent les fidèles autour de leur pasteur, le R. P. Charlebois. Le chef de la Compagnie de traite, M. McFarlane, vrai gentilhomme que j'ai connu longtemps dans l'Athabasca-Mackenzie, fait tirer successivement quatre coups de canon pour saluer de loin notre arrivée. Les pavillons flottent partout. A la mission, le R. P. Charlebois dirige le feu, et les détonations annoncent au loin l'arrivée de l'évêque catholique que chacun s'empresse de venir voir et de saluer, voire même les protestants. Pourquoi faut-il dire que les ministres de l'erreur ont réussi à entraîner presque tous les nombreux sauvages de cet immense district, soit ici, soit au Pas, soit au Grand Rapide, à cause du manque de missionnaires catholiques.

Les fidèles qui, au Cumberland, fréquentent la pauvre église catholique, sont presque tous des Métis dont la plupart parlent le français. J'ai eu la consolation de trouver là de bien bonnes familles et de nombreux enfants qui font la joie du missionnaire. Ces bonnes âmes généreuses et dévouées pour la religion catholique sont ce *pusillus grex*, ce petit troupeau dont l'exemple est d'un si grand poids auprès des protestants parmi lesquels les abjurations ne sont pas rares. Nous avons compté dix-sept confirmés parmi ce petit troupeau d'élite.

Après bien des bontés de la part du cher Père Charlebois et de ses bons paroissiens, ainsi que de M. McFarlane, nous leur avons dit adieu et au revoir le deux août, pour prendre la direction de Prince-Albert, laissant ainsi, faute de temps et de forces, sans les visiter, les belles missions de Saint-Pierre au Lac Caribou, de Churchill chez les Esquimaux, de l'Assomption sur la rivière Nelson, de Norway-House, etc., pour lesquelles il m'eût encore fallu deux ou trois mois de plus.

Maintenant il nous faut remonter la rivière Saskatchewan ou Kisiskatchewan, rivière au courant fort comme son nom l'indique. Les hommes qui nous conduisent, au nombre de six, cette fois, devront désormais marcher le long du rivage ayant en bandoulière chacun une branche de la ligne qui tire l'embarcation en dépit du courant; et ce ne sera qu'au

bout de dix jours de fatigue et de misère que nous serons enfin au foyer pour y goûter un peu de repos et de tranquillité, après avoir parcouru durant deux mois et demi ou trois mois 1864 milles, c'est-à-dire 2922 kilomètres, et donné la Confirmation à 428 personnes.

Il est temps que je termine ce rapport déjà bien trop long. Je ne puis le faire cependant sans dire aux pieux associés de la Propagation de la Foi, de l'œuvre de la sainte Enfance, des œuvres apostoliques, que leurs dons généreux ne sont pas perdus. Le bien se fait dans le vicariat. Des milliers d'âmes connaissent et adorent aujourd'hui Notre-Seigneur, qui, sans leurs secours, seraient encore plongées dans les ténèbres de la mort.

Une chose cependant m'a peiné en visitant nos diverses missions. J'ai vu la plupart de nos Pères Missionnaires s'imposer de grandes privations, manquant même du nécessaire, et il était dur à mon cœur de ne pouvoir satisfaire à des besoins presque indispensables faute de ressources suffisantes.

Je pleurais en silence et je demandais au sacré-Cœur de Jésus de nous susciter quelques généreux bienfaiteurs afin de ne pas laisser manquer au moins du nécessaire nos pauvres missionnaires presque tous usés avant l'âge par suite des privations qu'ils doivent s'imposer.

En finissant, mille fois merci à tous nos généreux bienfaiteurs, au nom de tous les missionnaires du Vicariat de la Saskatchewan, qui leur feront toujours une large part de leurs mérites, au nom surtout du pauvre petit évêque qui recommande aux prières des bonnes âmes et sa personne et les œuvres si difficiles, qui lui sont confiées.

† ALBERT, O. M. I., ÉVÊQUE DE MOSYNOPOLIS.
Vicaire-Apostolique de la Saskatchewan.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU VICTORIA NYANZA.

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon).

LA PERSÉCUTION DANS LE BUGANDA.

[Tous les journaux ont mentionné les graves événements qui viennent de mettre en révolution le pays au nord du Victoria Nyanza. Cette émouvante correspondance du vénérable vicaire apostolique de la mission de l'Uganda ou Buganda expose dans tous ses détails le plan de guerre préparé de longue main et habilement mis à exécution pour ruiner l'œuvre florissante des missionnaires catholiques. On ne peut qu'être profondément attristé en voyant à quels odieux attentats contre la liberté de conscience peuvent pousser le fanatisme, l'esprit de parti et l'ambition.]

LETTRE DE MONSEIGNEUR HIRTH

VICAIRE APOSTOLIQUE DU VICTORIA NYANZA,

A Monseigneur LIVINHAC, vicaire général de la Congrégation des Missionnaires d'Alger.

Station allemande de Bukoba (Kiziba).

Un drame épouvantable vient de se dénouer dans le Buganda. Les catholiques, depuis longtemps persécutés, ont été lâchement trahis, écrasés et chassés, leur roi Mwangi en tête, l'évêque et dix sept missionnaires avec lui. C'est l'œuvre des protestants, soutenus par les agents de la Compagnie anglaise. A la place du beau royaume catholique de Mwangi, s'élève aujourd'hui la domination du croissant, que les Anglais ont dû appeler eux-mêmes pour trouver un roi à qui donner le pays conquis. C'est une des plus honteuses pages à ajouter à l'histoire de la civilisation du noir continent : elle est tout entière à la charge des prédicants protestants et de la Compagnie anglaise East-Africa.

Vous connaissez l'histoire du catholicisme dans le Buganda depuis trois ans. Vous savez comment, pendant les journées d'exil dans l'Usagara, les protestants voulurent former un groupe à part et donnèrent ainsi naissance au parti protestant et par là même au parti catholique; vous savez comment, à leur retour, ces deux groupes se sont partagé le Buganda en deux fractions égales, répartissant toutes les charges, tous les districts entre les deux camps, sans tenir compte du nombre des protestants qui était de moitié inférieur; vous savez quelle lutte suivit cette division du pays, cette lutte s'accroissait tous les jours. Religion et politique se confondirent; impossible aux missionnaires de séparer les deux questions. Par une malice toute diabolique, le drapeau de la Compagnie anglaise, dès qu'il apparut dans le Buganda, fut adopté par les protestants comme leur signe de ralliement contre les catholiques.

* * *

Le dimanche 24 janvier, l'affaire éclata. Dans la matinée, plusieurs coups de feu isolés retentirent. Vers deux heures du soir, deux nouvelles détonations donnèrent le signal. Les catholiques durent répondre. Leur premier coup abattit Sembera-Makay, un des sept diacres protestants, au moment même où il couchait en joue un des nôtres.

Ce fut alors une mêlée épouvantable sur une surface de deux lieues carrées qu'occupe la capitale.

La lutte était par trop inégale; il n'y avait aucune proportion entre les armées des deux partis; les catholiques devaient être écrasés par les protestants (tous armés de fusils et non plus seulement de lances) et ils avaient encore tout le fort anglais contre eux.

Ce fut pendant une demi-heure une vraie lutte à mort: les nôtres se battaient avec l'énergie du désespoir; finalement ils furent vaincus.

Le capitaine Williams sortit alors du fort avec un corps de Nubiens pour aller recueillir les dépouilles. Il monta droit à l'enceinte royale qu'il trouva évacuée; Mwanga l'avait quittée avec près de deux mille personnes; nos troupes repliées le conduisirent en bon ordre au lac (à dix kilomètres), et de là dans l'île Bulinguwé.

Le roi ne pouvait songer à rentrer à Mengo ; il eût été l'esclave des protestants. Pour les catholiques, il n'y avait plus qu'à choisir entre l'apostasie, la mort ou l'exil. Pendant qu'on parlementait, le roi groupait son monde qui affluait de tous les coins du pays, et réunissait les barques qu devaient le transporter au Buddu.

Hélas ! l'opération n'avancait pas assez vite. Le 30 janvier pourtant, quelques barques de Sésé apparurent.

Nous étions tous sur les bords du lac, sauvant nos effets les plus précieux ou les plus indispensables. Subitement, des balles se mirent à pleuvoir sur la hutte royale, avec un fracas épouvantable, dans le taillis qui nous entourait : c'était une mitrailleuse Maxim qui combinait son feu avec celui de quinze barques, bondées de soldats.

Le roi me saisit par la main et m'entraîne. Avec nous fuyait une foule de femmes et d'enfants. Combien tombèrent !

Nous eûmes bientôt gagné l'autre bord de l'île Bulingugwé ; les balles ne pouvaient plus nous atteindre. Mais là, quel spectacle ! Quelques rares pirogues seulement, et une foule de trois à quatre mille personnes se jetant à l'eau pour s'y accrocher : c'était navrant ! Quels cris ! Quelle fusillade ! Quelle noyade ! Le roi fut poussé dans une barque, je dus le suivre sans pouvoir même songer aux six confrères que je laissais derrière moi. Nous fûmes bientôt au large.

Notre barque, trop chargée, menaçait à tout instant de chavirer, engloutissant le dernier espoir du Buganda : son roi et son évêque. Nous sortîmes péniblement de la crique, laissant autour de nous tout le pays en feu.

* * *

Après une nuit et un jour entier sur l'eau, sans repos, sans nourriture, nous abordons à Sésé. Je dus laisser le roi continuer seul sa course, vers le sud du Buddu, pour songer de mon côté à sauver les derniers confrères qui me restaient, soit dans Sésé même, soit dans le Buddu. Tous ensemble, nous prîmes lentement le chemin de la Kagera et de la frontière allemande : ce n'est pas l'exil ; c'est plutôt une nouvelle patrie, car une immense émigration, commençant des frontières de l'Unyoro et des bords du Nil, nous suit depuis plu-

meurs-jours. Le Buddu tout entier est devenu catholique ; les protestants, dix fois plus nombreux, en ont été expulsés.

Comment maintenant se terminera pour nous cette terrible épreuve, c'est l'affaire de Dieu. J'ai confiance en lui et dans les saints martyrs du Buganda.

Humainement parlant, toutes nos espérances semblent détruites : nos gens sont dispersés, beaucoup de chefs tués (on voulait les atteindre tous, selon M. Ashe, ministre anglican, afin d'attirer le peuple en masse au protestantisme) ; nos stations sont toutes détruites ; nos églises brûlées ; les femmes et les enfants enlevés par milliers—les musulmans eux-mêmes n'avaient jamais fait tant d'esclaves.—Tous les baptêmes sont suspendus, plus de cinq mille personnes finissaient cette année leur épreuve de quatre ans, et il restait près de cinquante mille catéchumènes.

AUTRE LETTRE DE MONSIEUR HIRTH.

Après la bataille ou plutôt le massacre de Bulingugwé, les agents de la Compagnie anglaise East-Africa ont continué la guerre avec les chefs catholiques des provinces éloignées sans aucune provocation. C'est ainsi qu'ils ont attaqué Sikibolo, chef du Kyagwé, qui faisait un grand détour par le nord, pour sortir du Buganda, et qu'ils ont fait des centaines d'esclaves parmi les femmes et les enfants qui le suivaient. C'est ainsi qu'ils ont porté le fer et le feu dans l'île Sésé.

Après la conquête de cette île, le capitaine Williams s'est dirigé vers la station allemande afin de traiter avec Mwanganga. Pour se maintenir dans le Buganda, les protestants comprennent en effet qu'ils ont besoin d'avoir avec eux le roi légitime.

Voici les principales clauses du traité qu'ils se proposent de lui imposer :

“ Le capitaine lui défendra absolument de se dire catholique et de se faire instruire d'ici un an. Mwanganga ne sera entouré que de païens.

“ Le pays sera partagé en deux ; la grosse partie avec toutes

les îles sera pour les protestants, la capitale sera placée au milieu entre les deux provinces. Les missionnaires ne devront pas y bâtir d'église ; un ou deux tout au plus pourront y résider.

“ Le roi prendra le drapeau de la Compagnie et se déclarera en grande séance, non pas simplement soumis à l'Angleterre, mais *Anglais* (c'est-à-dire protestant, selon le langage reçu au Buganda).

“ Jamais aucune station de missionnaire ne pourra plus être fondée sans *l'assentiment préalable des directeurs de la Compagnie East-Africa, assentiment qu'il faudra demander à Londres.*”

Nous serons obligés de passer par toutes ces conditions. On voit sans peine comment elles pourront être interprétées par ceux qui ont la force pour eux.

Le Mgr Livinhac, qui nous adresse ces lettres, les accompagne des notes suivantes qui résument les événements.”

Les stations des missionnaires du Buganda, au nombre de six, desservies par dix-sept missionnaires, quatorze prêtres et trois frères, ont été détruites.

Près de cinquante mille néophytes ou catéchumènes, disséminés dans les provinces du Buganda, ont été dépouillés, on ont vu leurs maisons livrées aux flammes. Plusieurs milliers de femmes et d'enfants ont été réduits en esclavage.

Une trentaine de chapelles, construites dans les principaux centres chrétiens, ont été réduites en cendres. Celle de la capitale, véritable monument pour le pays (60 mètres de long sur 25 de large), a eu le même sort.

Environ deux cents jeunes esclaves rachetés (garçons et filles) sont tombés au pouvoir des protestants.

MISSIONS D'OCEANIE.

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon).

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'ARCHIPEL DES NAVIGATEURS.

VOYAGE APOSTOLIQUE AUX ILES TOKELAU.

[La lettre suivante, adressée au R. P. Jeantin, de la Société de Marie, par le R. P. Didier, missionnaire mariste aux Samoa, sera jugée pleine d'intérêt. Mais l'intérêt augmentera encore quand on se rappellera que c'est dans un nouveau voyage à ces mêmes Tokelau que l'intrépide missionnaire a trouvé la mort à la fin de l'année dernière. Malgré des recherches actives, on n'a pu découvrir les moindres traces du vaisseau qui avait porté à ces chers insulaires le R. P. Didier et le F. Hyacinthe, ce même pieux et dévoué Frère qui figure dans le récit suivant.

On sait que l'archipel des Tokelau se trouve à 600 kilomètres au nord-ouest du groupe des Navigateurs, et fait partie de ce vicariat apostolique. La Mission des Navigateurs compte actuellement 17 missionnaires, 67 catéchistes, 11 églises, 22 chapelles et 43 petits oratoires].

LETTRE DU R. P. DIDIER

MARISTE, AU R. P. JEANTIN.

Un voyage au groupe des Tokelau est toujours un voyage subit, et qu'il faut préparer en quelques heures. Et cependant, que de choses à disposer en si peu de temps, car là bas, nous ne trouverons rien, absolument rien. C'est ici qu'il faut admirer la prévoyance du F. Hyacinthe : ornements sacrés, pierre d'autel, livres de prières, missel, rituel, vin de messe et hosties, saintes huiles et eau baptismale, etc., tout est là. D'un autre côté, il faut bien se garder d'oublier les récompenses pour les classes : livres pieux, papier et plumes ; croix, médailles, chapelets ; fil, aiguilles, dés ; des étoffes pour les plus sages et les plus pauvres (et ne sont-ils pas tous pauvres ? heureusement qu'ils ne le savent pas) ; une chemise blanche pour chaque catéchiste, une belle robe de couleur pour la femme du catéchiste, enfin il faut penser à leurs enfants, et voilà notre petite pacotille prête.

Grâce à Dieu, la bonne sœur Marie-Thérèse, aidée de quelques âmes généreuses de Metz, vient de m'envoyer une caisse avec une quantité extraordinaire d'objets, bien étonnés, sans doute, de se trouver ensemble. Nos chers petits et grands Tokelauans en profiteront, j'emporte tout; tant pis pour Samoa; j'espère que la source n'est pas tarie; puis les relations entre Metz et Apia ne sont pas encore interrompues.

L'Atafou. — Contretemps.

Le navire annonce son départ pour le dimanche matin. A sept heures, le R. P. Garnier et moi nous nous dirigeons vers le port. Pendant toute la nuit, il a été illuminé par un superbe incendie. La veille, on avait versé quarante litres de kérosine sur la carcasse d'un navire de guerre allemand, l'Adler, couché là sur les récifs depuis la tempête de 1889, et, en ce moment, la corvette brûlait encore, laissant apercevoir à travers les flammes sa forte membrure en fer et en acier.

Nous arrivons au navire : solitude complète ! un seul homme est assis à l'arrière, nous regardant d'un air mélancolique et nous serrant la main plus mélancoliquement encore ; c'est le second. En quelques mots, il nous donne l'explication de ce qui est arrivé :

L'équipage se compose de cinq *niggers* ; trois de ces *rascals* se sont sauvés à la nage pendant la nuit, et le capitaine court après eux, se faisant suivre des deux autres, pour qu'ils ne fassent pas le même coup. Lui, le second, est resté à bord, pour garder le navire, sans doute afin qu'il n'ait pas à son tour l'idée de se sauver.

— Et quand partirons-nous ?

— Je n'en sais rien ; peut-être aujourd'hui, peut-être demain, quand nous aurons nos hommes !

Beau début vraiment, et qui va nous donner des compagnons de la plus belle humeur du monde !

En attendant, nous nous installons : l'Atafou est une vieille connaissance ; lors d'un précédent voyage, il a failli me verser gentiment à la mer ; c'est un petit côtre de trente-cinq tonnes et mesurant à peine trente-cinq pieds en longueur. La cabine est un affreux réduit, où une petite table tient toute la place, avec quatre excavations en guise de cou-

chettes, qui ressemblent pas mal aux *loculi* des catacombes.

Nous craignons vraiment d'être étouffés dans ces cercueils mouvants, et nous nous installons, le P. Garnier sur une banquette, avec sa malle comme contre-fort, et moi sur un dressoir de quatre pieds de long, d'un pied et demi de large. Mes fréquents voyages m'ont donné une certaine habitude de conserver l'équilibre quand même ; j'est à cela que je dois de ne pas avoir roulé en bas cent fois pour une, dans la présente traversée.

Nous remontons sur le pont ; deux autres voyageurs sont arrivés : c'est un Anglais avec sa jeune femme. Ils se rendent à un petit îlot qu'ils exploitent avec leur famille et un certain nombre d'indigènes amenés des autres îles. Au retour, nous aurons l'occasion de les visiter dans leur minuscule royaume, jeté comme une véritable oasis de verdure au milieu de l'immense Océan. C'est l'île d'Olosinga. En attendant, es gréments commencent : l'Anglaise a mis à peine le pied sur le pont que déjà la voilà prise du mal de mer. Or le pont a juste quatre mètres de large et, à l'endroit où nous sommes, trois mètres de long ; le reste est encombré. Chacun s'arrange où il peut, excepté à l'endroit où la dame, penchée sur la mer, semble s'entretenir avec les poissons.

Enfin le capitaine arrive, mais avec ses deux hommes d'escorte seulement ; il n'est pas de bonne humeur ; il n'a pu rattraper un seul de ses garnements. Impossible par conséquent de mettre à la voile, et il nous fait ses excuses de ce contre-temps. Il faut ou les retrouver, ou les remplacer par d'autres : deux alternatives qui ne sont pas commodes.

Pris de compassion pour le pauvre homme, et non moins pour nous, je lui propose de retourner à terre et de nous adjoindre quelques-uns de nos jeunes gens ; jugez de sa joie et de ses remerciements. Parmi les ouvriers qui travaillent à notre nouvelle église d'Apia, nous avons des Rotoumiens, des Foutouniens, des Wallisiens, des Tongiens, sans compter nos Samoans. La plupart ont déjà couru les mers à bord des divers navires du port ; je n'avais donc que l'embaras du choix. Il n'en fallait que trois, dix se présentèrent. Une bonne récompense leur était promise par le capitaine. Nous

retourneons en triomphe à l'*Atafou* ; on lève l'ancre, et nous partons, en remerciant la Reine de la mer.

Installation à bord.—Un coup de vent.

Le vent avait tourné au frais, puis à la tempête ; la pluie était venue jeter sur nos perspectives un voile gris et pénétrant. Au loin, les montagnes d'Oupolou disparaissaient dans les brumes du soir, et la nuit enveloppait rapidement notre petite coquille de noix qui dansait et courait follement au milieu des grandes vagues sombres. Pour nous, toutes sortes d'agrèments étaient devenus notre partage : le mal de mer, l'entassement dans notre affreux petit réduit au grand risque d'être asphyxiés et l'invasion simultanée des cancrelats et des fourmis. Grâce à ces hôtes importuns nous sommes sûrs de ne pas tomber en léthargie. O merveilles de la mer !

Cependant un souci plus grave me poursuit : notre navire n'a qu'un mât mais ce mât est si long, si long, que vraiment on aurait bien pu en faire deux d'un seul. L'*Atafou* vole donc sur les vagues, à moitié couché sur le flanc, et la mer embarque comme si elle eût payé son passage. Crac ! Un grand bruit se fait entendre, des poulies tombent sur le pont les matelots crient, le capitaine jure, les voiles battent violemment l'air, en secouant cordages, chaînes et poulies.

Le navire s'est relevé, et l'on peut se tenir sur ses jambes ; je monte donc pour voir ce qui est arrivé. Le vent venait de briser la dernière rallonge du mât, et d'emporter au loin ce qu'on appelle le *top-sail*, la voile du sommet. Ce vent-là a de l'esprit et il connaît son métier ; d'un seul coup il a diminué notre voilure, et nous a délivrés de plus d'un danger. Remercions le bon Dieu. Ainsi se passent les premiers jours ; silence absolu, jeûne cénobitique, beaucoup rendent même ce qu'ils n'ont pas pris. Le P. Garnier est assez causeur de sa nature ; mais voilà, quand il est en mer, force est à lui de se taire pendant les premiers jours ; il a ses raisons pour cela. De mon côté, je trouve que le silence est aussi de mise pour les mêmes motifs, en sorte que nous nous entendons parfaitement sans nous parler.

*Fakaofu. — Débarquement au milieu des récifs. —
Accueil joyeux des insulaires.*

Le quatrième jour, nous voyons apparaître au dessus de l'eau la cime des cocotiers. C'est Fakaofu et son chapelet de quarante-cinq îles, toutes réunies par des récifs, et entourant la mer comme un grand lac très profond. Voir ces îles et y arriver, c'est à peu près la même chose. Elles sont si peu élevées au-dessus de l'eau, qu'il faut littéralement tomber sur elles pour les apercevoir. Deux fois déjà, dans des voyages précédents, nous avons passé outre sans les découvrir. On cite des navires qui, après avoir erré de huit à quinze jours dans ces vastes plaines du Pacifique, avaient été obligés de reprendre le chemin de Samoa, sans les avoir aperçues. Une erreur de sept à huit minutes en prenant le point, ou bien l'absence de soleil pendant plusieurs jours, suffisent pour amener ce résultat dont on n'est pas fier.

Le vent est toujours violent ; le capitaine nous avertit qu'il ne pourra nous donner que très peu de temps et qu'il faudra nous hâter de terminer notre travail, car la mer n'est rien moins que sûre, et il n'y a pas moyen de jeter l'ancre.

* * *

Comme d'habitude, on vient nous chercher en pleine mer dans une pirogue du pays. Or, il suffit d'être descendu dans un de ces troncs d'arbre creusés et maintenus en équilibre par un balancier, pour être immédiatement à moitié trempé, et même pour éprouver la sensation d'un homme qui se croit déjà noyé.

Comme d'habitude aussi, les récifs se présentent devant et au-dessus de nous avec leur tête chenue, nous barrant le passage. Or, voilà qu'une longue et haute vague nous emporte : mais aussitôt nos Tokelauans se jettent à l'eau et nous entraînent, bateau et missionnaires, contenant et contenu, assez loin dans l'intérieur des récifs. Nous n'avons plus rien à craindre des autres vagues qui nous courent après. Comme d'habitude enfin, tout le monde est là, sur le rivage ; petits et grands nous acclament et nous souhaitent la bienvenue : *Patele Josepho ! Patele Titie (1) !* On nous a

(1) Père Joseph ! Père Didier.

reconnus de loin ; on nous félicite. C'est à qui nous serrera la main le premier ; les vieux présentent et frottent leurs nez contre les nôtres : manière peu ragoutante de se saluer ici. Nous avons bien du mal d'empêcher les vieilles de faire de même. C'est que, à Tokelau, quand vient le missionnaire, c'est le père qui arrive, c'est une vraie fête de famille ; hélas ! pourquoi ne peut-elle durer un peu plus longtemps ?

*A l'ouvrage. — État de la petite chrétienté. —
Le drapeau anglais.*

Mais non, il faut se mettre immédiatement à l'ouvrage ; confessions, écoles, examens pour la première communion et la confirmation, tout doit se faire ce jour-là même, il n'y a pas de temps à perdre.

Nous retrouvons à peu près tout notre cher monde des années précédentes. Cependant plusieurs sont morts, et nos enfants nous reprochent d'avoir été si longtemps sans les visiter ; il y avait deux ans depuis la dernière visite. Ce n'est pas de notre faute, mais ces plaintes nous vont néanmoins au cœur ; ces pauvres gens sont si heureux de voir le missionnaire ! Pour eux, c'est un bouclier et un soutien ; sans lui, ils se croient de vrais orphelins, et se sentent, sur leurs pauvres rivages, à la merci de tout venant. Heureusement, les grandes difficultés ont disparu entre catholiques et protestants ; ils vivent en paix aujourd'hui. Lors de ma dernière visite, la question des terrains a été terminée, les protestants n'y sont plus revenus depuis. Même le vieux roi Tetaoulou nous fait présenter ses compliments, dont un gros poisson qu'il a pêché fait le fond. Un de ses fils vient de se convertir ; il va recevoir à la fois baptême, première communion et confirmation ; son aîné est catholique depuis longtemps.

A notre arrivée, nous avons vu le drapeau anglais flotter au-dessus de la case du *teacher* protestant ; c'est une nouveauté inquiétante ; notre catéchiste nous l'explique. Dans le courant de l'année dernière, un navire de guerre anglais est venu, a hissé son drapeau sur l'île, en recommandant au roi de bien le conserver et il en a confié la garde au *teacher*. Nos catholiques ne voulaient pas le recevoir, mais étant en minorité, ils ne se sont pas défendus. Ils se vengent en se

moquant du *teacher*. Ils lui “ répètent que, s'il avait besoin d'un morceau d'étoffe pour faire voler au vent au-dessus de sa maison, il y en avait bien assez, et de toutes les couleurs, chez les deux marchands blancs de Fakaofu, sans faire flotter le drapeau anglais dans leur île. Ne sait-il pas que c'est la manière des Blancs de s'emparer d'un pays ? Si, du moins, il avait enlevé ces trois croix qui se trouvent au coin du drapeau, passe encore ; mais lui, protestant, hisser en l'air le symbole des catholiques, c'est vouloir faire de la peine à son père Luther.” Leurs plaisanteries ennuiant le *teacher* ; mais il est trop fier de la charge qu'on lui a confiée pour l'abandonner si aisément. L'Angleterre peut être tranquille et continuer à envoyer ses navires de guerre vers le Zambèze ; ses importantes possessions à Fakaofu sont bien gardées !

La visite de nuit au cimetière perdu dans les flots.—

Les examens des classes.—Point de dragées.

Le soir, nous préparons la procession vers le nouveau cimetière ; il a été béni il y a deux ans. Figurez-vous une charmante petite île couverte d'une vingtaine de cocotiers et de quelques autres arbres ombreux. Elle est toute ronde et a 200 pieds de diamètre ; un sable blanc et très fin l'entoure comme une ceinture d'argent. Le vent dans les arbres et les vagues sur la grève font entendre un long murmure ; c'est comme des gémissements indéfinissables au-dessus de ces tombes silencieuses. Sans le vouloir on se sent porté à la méditation des choses éternelles dans cette solitude mystérieuse, avec son cachet de pérennité et de paix. Vraiment qu'il doit faire bon dormir là son dernier sommeil, couché à l'ombre des grands cocotiers et dans le doux lit de sable pur !

En suivant les récifs, tous les catholiques de Fakaofu se sont rendus dans cette petite île funéraire, à *Kalevalio*, comme ils l'appellent. Avec José Pereira, agent portugais, très cher et très secourable à nos fidèles, et les enfants de chœur, nous y sommes allés en bateau. Comme la nuit est très sombre, ils ont allumé un grand feu, et devant tout le village réuni, le R. P. Garnier, inspiré par la scène qui l'entoure, fait un magnifique discours ; sa voix retentissante domine et le vent et les flots. Ces figures d'Océaniens, tantôt illuminées par

les vives clartés de la flamme, tantôt assombries aux lueurs mourantes du brasier; ces têtes toujours mouvantes, aux reflets mystérieux qui grandissent et diminuent dans la nuit profonde, ces corps à demi nus au milieu de ces tombes et de ces croix : tout cela fait penser involontairement à une vision d'Ezechiel.

Après le sermon, nous chantons le *Libera*, nous récitons les prières, et nous bénissons les tombes nouvelles. Enfin, ayant allumé des torches dont chacun s'est muni d'avance, nous regagnons Fakaofu, les indigènes le long des récifs, et nous dans notre bateau. Le catéchiste a entonné le cantique sur la mort; et formant deux chœurs, notre bateau répond à la procession des récifs; le vent emporte à travers le silence de la nuit, les plaintifs couplets du chant funèbre.

* * *

Mais notre journée n'est pas encore terminée. Il est neuf heures du soir; après un léger souper à la Tokelau, nous faisons sonner le *lali* (cloche en bois), et garçons et filles se réunissent aussitôt; les grands examens vont commencer; tout le village est présent.

Catéchisme, lecture, écriture, calcul; récitation, chants, géographie, couture; aussitôt après, distribution des prix. C'est en ce moment qu'on peut se rendre compte du nombre des enfants jeunes et vieux; c'est alors aussi qu'on est content quand on a de quoi largement distribuer. Mais aussi, comme on a mal au cœur quand on a peu de choses! Etoffes, livres de prières, chapelets, croix, médailles: tout disparaît; les vieux tendent la main pour avoir une croix; les petits enfants à la mamelle sont apportés par les mères pour avoir une petite médaille. N'ai-je pas dit qu'en ce moment le village entier, hommes et femmes, se déclare de l'école? or, comment avoir le cœur de refuser devant cette main tendue, ces yeux qui implorent, cette voix calme et traînante qui demande? On donne tant que l'on a; ensuite viennent fil, aiguilles, épingles, ciseaux, même quelques vieux couteaux! Ah! sœur Marie-Thérèse, que d'heureux vous avez fait cette nuit-là!

Mais voilà nos petits anges qui entonnent un chant. Je

n'ai pu en retenir que le refrain, ils l'ont répété assez souvent pour que je ne l'oublie plus :

"Patele, Titié, aumai ni lolé !"

(Père Didier, donne-nous des dragées).

Hélas ! j'avais oublié ce point si important. Je ris, et tout le monde d'applaudir ; et nos petits lutins et lutines de crier de plus en plus fort, et de regarder instinctivement du côté de nos caisses ! Mais rien, et le plus proche marchand épicer se trouve à 600 kilomètres de là ! Je dois leur confesser mon oubli et leur promettre de leur en apporter l'année prochaine ; les voilà apaisés, ils attendront...

Pauvres grands et petits enfants ! Combien on se trouve à l'aise et comme en famille au milieu d'eux ! Eux-mêmes sont si heureux ! Ne faut-il pas un peu agir à la bon papa ?

Les adieux à Fakaofo. — Embarquement périlleux. —

Le R. P. Garnier à la mort.

Il y avait longtemps que minuit était passé, quand nous pûmes enfin nous reposer un peu ; mais comment dormir après une journée aussi fatigante, et avec la tempête soufflant fort au large ?

Le lendemain, à cinq heures du matin, c'était à recommencer. Messes, baptêmes, confirmation, communion générale, mariages ; il fallait que tout fût terminé à dix heures du matin. Nous eûmes à peine le temps de prendre une tasse de café noir vers neuf heures pour nous tenir réveillés, et voilà déjà qu'on nous avertit que le navire se rapproche du rivage. A midi on doit partir. Rapidement on prépare le *tatolo* (présentation de vivres et de cadeaux). Après le *tatolo* des catholiques, vient celui des protestants, c'est bon signe, c'est preuve qu'enfin, au point de vue politique et social, les deux partis sont en paix. Les vivres et les cadeaux sont à l'avenant du pays, c'est-à-dire pauvres : des cocos, trois poules, deux nattes, voilà ce que nos gens ont pu ramasser. Les protestants apportent des cocos, deux poules et une natte, et la cérémonie se termine par des discours ; le Tokélauien n'est pas orateur comme le Samoan ; c'est donc vite fini.

Il est onze heures ; nous réunissons tout le monde à l'église, nous faisons la bénédiction des petits enfants et des mères, nous récitons le chapelet, un *Memorare*, nous faisons nos dernières recommandations, et, comme jadis pour saint Paul, tous nos néophytes nous "conduisirent au vaisseau." La plupart pleuraient ; ces pauvres gens se sentaient redevenir orphelins ; leur principale force s'éloignait avec nous. Nous-mêmes, nous ressentions bien de la peine de les quitter, car nous les aimons comme nos enfants.

A midi, nous nous dirigeons, toutes voiles dehors, vers Noukounonou. Nous n'avions pas de temps à perdre : le capitaine voulait nous y débarquer ce soir même. A trois heures, les cocotiers des premières îles du groupe commencent à se montrer ; mais il faut tourner presque toutes ces îles pour arriver à celle qui est habitée.

* **

Six heures sonnent et le soleil se couche ; à six heures et demie il commence à faire sombre ; le capitaine lance une fusée, et nous agitions nos mouchoirs pour attirer l'attention des indigènes. Enfin deux embarcations se détachent. La nuit arrivait à grands pas ; sous les tropiques, il n'y a presque pas d'intervalle entre le coucher du soleil et l'obscurité la plus complète. Voulant profiter du peu de clarté qui reste pour opérer le débarquement du bon vieux Père Garnier sans danger pour lui, je le fais descendre immédiatement dans une embarcation, avec ordre de ramer tout de suite vers la terre. Des femmes qui étaient aussi à bord descendent dans l'autre pirogue ; les jeunes gens et moi, nous attendrons le retour des canots ; entre temps nous préparons nos malles.

Bientôt, les deux pirogues disparaissent dans la nuit ; au loin on voit un grand feu allumé sur le rivage ; nous patientons. Tout à coup, nous entendons dans les ténèbres de grands cris ; nous y répondons. Sans doute, c'est la pirogue qui vient chercher, il faut la diriger de notre côté ; nous aussi, nous allumons un fanal, mais rien n'arrive. Une heure, deux heures passent : rien. Les deux petites cloches du village sonnent à toute volée ; je commence à croire que le bon P. Garnier nous a oubliés à bord, et que nous coucherons une nuit encore avec les fourmis et les cancrelats.

Nous nous trompions, hélas ! et un accident bien grave était arrivé. Une grande embarcation se présente enfin, et l'on me raconte aussitôt le naufrage du P. Garnier. Tout d'abord, les choses s'étaient bien passées ; mais près des récifs, on n'a pas bien pu se rendre compte du moment où il fallait s'engager à l'intérieur. L'obscurité aidant, probablement aussi, l'inexpérience de l'un des rameurs, tout à coup une vague soulève et tourne la pirogue, la porte par le travers sur le récif, et en se retirant, la renverse dans la mer, contenant et contenu. De là les cris que nous avons entendus ; c'étaient donc des cris de détresse et des cris d'appel.

Par un hasard providentiel, le pauvre P. Garnier, jeté au fond de la mer, remonte et a la tête engagée entre la pirogue et le balancier où il s'accroche. Sililo, le catéchiste qui dirigeait l'embarcation, après la première immersion et après avoir repris haleine, plonge pour tâcher de retrouver le Père. Il saisit de longs vêtements et il remonte avec sa charge ; il la dépose sur le récif, il regarde : ce n'est pas le Père, c'est une femme qui était dans le bateau et qui avait chaviré avec les autres. Debout sur le récif, le pauvre Sililo sonde du regard autour de lui, mais rien. C'est sûr maintenant, pense-t-il, le Père est noyé ; que faire ? essayer et avoir au moins son corps : il plonge donc de nouveau. Le voilà au fond, tâtonnant des pieds et des mains. Enfin il saisit un corps : cette fois, c'est bien une soutane qu'il tient ; il prend le Père à bras le corps, et essaye de se diriger vers les récifs. Efforts inutiles : Le P. Garnier, avec la force et le désespoir d'un noyé, s'était accroché à la pirogue, la tête tantôt hors de l'eau, tantôt complètement submergée ; sans se rendre compte il s'y tenait fortement cramponné.

Ne sachant que devenir au milieu de l'obscurité, du remous des vagues et du bruit affreux de la mer à travers les anfractuosités des récifs, Sililo remonte de nouveau, respire un grand coup, et se laisse glisser au fond de l'eau. Alors enfin il saisit les pieds du P. Garnier et, par une secousse aussi subite qu'inattendue, l'attire du fond de l'abîme. Jamais le pauvre P. Garnier n'avait tant bu de sa vie, m'a-t-il dit après. Il commençait à perdre connaissance, il se sentait suffoqué. A ce moment, Sililo le saisit fortement par le corps et les bras,

et le remonte au-dessus de l'eau. Il l'accroche en travers de la pirogue, et s'éloigne un peu des récifs pour ne pas être broyé par eux. Enfin une autre pirogue arrive du rivage, on hisse comme on peut le P. Garnier, et on le couche dans l'intérieur, on traverse la passe et il est sauvé. Mais adieu bréviaire, chapeau, parapluie, sac de voyage, tout est parti, on n'a jamais su où ; rien de cela n'est parvenu au rivage.

* * *

Cependant nous descendons nous-mêmes dans les embarcations qui sont venues enfin nous chercher ; je m'assieds par dessus nos caisses en gardant de mon mieux l'équilibre, et en avant pour le rivage, après avoir fait préalablement avec mes rameurs un grand signe de croix. S'il y a eu du danger, je n'en sais rien, je ne voyais rien dans l'obscurité. Mais ces gens sont vraiment admirables pour savoir ainsi se diriger au milieu des ténèbres les plus profondes : une fois arrivés sur les récifs, ils courent sur les coquillages et les pointes aiguës du corail sans prendre les moindres précautions.

Mais la mer grossissait de plus en plus ; nos gens ne savaient comment faire entrer notre embarcation dans la couronne des récifs. Elle était très lourde, les caisses la remplissaient, elle toucherait certainement l'écueil ; ce qui les embarrassait surtout, c'était moi ; que deviendrais-je, là-haut sur cette espèce de catafalque de malles où j'étais juché ?

Enfin une pirogue va déposer tout son monde, et revient me prendre tout seul. Nous ne sommes que trois dans l'embarcation. Or voilà qu'une immense vague arrive qui emporte tout, hommes et bateau, par dessus les obstacles. En un clin d'œil, je me trouve sain et sauf, mais tout mouillé, dans l'intérieur des récifs. Malheureusement l'autre bateau, le bateau aux caisses, vient de chavirer. Je saute dans la mer et je continue mon chemin vers le rivage ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. J'envoie la pirogue à la rescousse ; il faut au moins sauver la malle aux ornements.

* * *

Il était neuf heures du soir quand j'arrive dans la maison du catéchiste, où le P. Garnier venait à peine de changer de

linge. Je le trouve dans notre petite chambre, affublé d'une grande chemise blanche, qui lui descend jusqu'aux talons, c'est une chemise du catéchiste ; un vieil habit achève de le vêtir complètement. Il est donc là, gesticulant et me racontant en français, en samoan et en tokelauan, les péripéties de son naufrage. Quand les mots ne viennent plus, les gestes suppléent ; il n'a pas perdu un brin de sa gaieté. Nous remercions le bon Dieu et la sainte Vierge du secours presque miraculeux qu'ils lui ont porté. Puis je vais donner une poignée de main au roi, *Te Ulua Soane*, et aux principaux chefs, qui sont tous réunis dans la grande case du catéchiste, impatients de nous voir et de savoir de nos nouvelles.

Enfin nos malles arrivent, et, vaille que vaille, nous parvenons à trouver suffisamment d'effets secs pour changer ; le reste séchera pendant la nuit. Fatigués par la mer, le soleil et les émotions du soir, nous remettons au lendemain les affaires importantes ; une partie de la nuit se passe à raconter des nouvelles à nos chrétiens, et à en entendre d'eux. Pour eux, le monde extérieur, c'est Samoa et Wallis ; les autres pays, comme la Nouvelle Zélande, l'Australie et surtout l'Europe, ce sont autant de contrées mythologiques qui pourraient tout aussi bien se trouver dans la lune ou dans les étoiles que sur la terre. Que cela ne vous étonne pas ; j'ai entendu la même réflexion à Samoa ; et maintenant encore, pour beaucoup, les notions d'un pays comme la Judée, Rome, la France et l'Angleterre, sont des notions tout aussi abstraites que des théorèmes ou des principes géométriques.

*Rude travail apostolique.—Constitution politique de
Noukou-nonou.*

Le lendemain, rude, mais consolant travail comme d'habitude, confessions, préparations à la première communion, confirmation, examens, baptêmes, mariages, etc. Visites des malades, des chefs, du Roi. Et puis difficultés entre familles, rancunes qu'il faut apaiser. Je me rappelle qu'il m'a fallu aller cinq fois de suite dans une famille, et autant de fois chez une autre pour terminer des querelles qui duraient depuis plus de quatre mois. Enfin les affaires du *Malo* (gouvernement) m'ont tenu pendant un certain temps. C'est vrai-

ment admirable que ce petit gouvernement, établi depuis 1883, puisse durer encore et se maintenir comme au premier jour. Le roi et le grand Juge, le Secrétaire unique et général avec les deux conseillers sénateurs et députés à la fois, sans compter les deux gendarmes, faisant office de gardiens de la paix, de veilleurs de nuit et de bedeaux : tout cela marche à cheval sur les dix commandements de Dieu, et à l'ombre de leur drapeau, où brille la croix avec le monogramme de la sainte Vierge. C'est un vrai plaisir de voir manœuvrer cette machine-là (1).

Encore le drapeau anglais.—Aventure politique mise en vers par les sauvages.—Une drôle d'épreuve photographique.

Il y avait là une grosse question à traiter, ou plutôt à bien connaître ; car il n'y avait pas grand'chose à faire, sinon à donner le conseil de rester bien tranquilles et de laisser agir. Je veux parler du drapeau anglais hissé naguère sur tout l'archipel. Chez le Roi et chez les principaux chefs, on m'en avait beaucoup parlé ; mais c'est le soir de ce jour-là même, après l'examen des écoles et la distribution des récompenses qui nous restaient, que les deux classes réunies, et renforcées par tout le village groupé autour de nous, se mirent à nous faire en chants le récit de l'aventure, de l'arrivée du navire de guerre anglais à Noukou-nonou, la prise de possession de l'île, l'exhibition du drapeau anglais, et le refus aussi téméraire que courageux du Roi devant cette volonté armée de la puissante Albion.

Je n'aurais pas voulu que des Anglais les eussent écoutés, et pour des sauvages, avoir trouvé tout seuls ces plaisanteries, ces mots piquants et ces réflexions aussi justes que sensées, c'est prouver que le mot de sauvages est ici bien mal appliqué. D'ailleurs, depuis que je suis en Océanie, j'ai remarqué souvent que les termes de sauvagerie et de civilisation sont employés à tort et à travers. Nos indigènes nous égalent souvent, parfois nous surpassent en fait de délicatesse dans les sentiments, de perception rapide dans certaines situations difficiles, et de grandeur d'âme là où l'on ne s'attendait à

(1) C'est le R. P. Didier qui a doté l'île de sa constitution politique, basée sur le Décalogue.

rencontrer que rancune et mauvaise volonté. Surtout l'ironie est très développée chez eux ; parfois elle est déguisée et adoucie ; mais aussi elle est sanglante, et fréquemment de grands malheurs s'en suivent, quelquefois même des guerres.

Je regrette de n'avoir pu retenir les très spirituelles malices de nos jeunes Tokelauiens sur l'aventure anglaise ; en voici le résumé :

Après donc que le navire de guerre eut quitté Fakaofu, il vint directement à Noukou-nouou, débarqua une vingtaine de marins avec un mât de pavillon et le drapeau anglais. Le capitaine appela le Roi et les chefs, un vieux portugais servait d'interprète. La communication donnée et expliquée, le vieux roi, Te Ulua, n'attendit pas que son fils, Matéo, prit la parole ; excité et mécontent, il répondit tout de suite en ces termes qu'on trouvera nobles et fiers :

— Dis à l'*Palii vaka* (capitaine) que nous ne connaissons pas *Vikatoria* (Reine Victoria) ; elle est en *Papelagi* (Europe) et moi je suis ici ; qu'elle reste là-bas, qu'elle ne vienne pas me troubler chez moi ; je n'irai pas la troubler chez elle. Son drapeau, nous n'avons qu'en faire ; ne vois-tu pas que le nôtre flotte au-dessus de nos têtes ? je n'ai pas besoin d'un autre ; emporte le tien. Que vient faire ici ton *Malo* (gouvernement) ? Nous avons le nôtre, nous avons un Roi, des députés, un juge, des gendarmes ; nous avons un *tulafono* (des lois). Que veut faire ici *Vikatoria* avec son navire de guerre et ses fusils ? Tu es plus fort que nous, fais comme tu l'entends, mais jamais nous ne consentirons à ce que tu prennes notre île ; jamais ton drapeau ne remplacera le nôtre."

Il paraît que le capitaine fut très mécontent ; il fit dresser quand même le mât. Au coup de midi, et au bruit du canon, il fit descendre le drapeau du roi, et hisser celui de la reine. A cette vue, le vieux monarque se précipite sur la corde, l'arrache des mains du marin, et empêche qu'on ne hisse le drapeau anglais. Mais Matéo, craignant un malheur, s'élança à son tour et entraîna son père, pendant que deux marins anglais accouraient à la rescousse de leur camarade. Alors, écoutez bien, voici le piquant de l'affaire, alors un officier s'avança, muni d'un appareil photographique. Il voulait prendre la scène au vif au moment où Anglais et indigènes

allaient voir se hisser le drapeau. Mais ceux-ci, se doutant de quelque machine et instruits par les vieux, alors que l'artiste mettait le nez à l'objectif pour s'assurer du point, font demi-tour *subito*, et lui présentent juste la face opposée à celle qu'on a l'habitude de montrer.

Un rire bruyant et inextinguible s'empara aussitôt de tous, même des matelots, des officiers, du capitaine et de l'artiste anglais. Celui-ci renonça à prendre son épreuve. Il rengaina son appareil.

Le soir, nouvelle scène. Le roi ordonna à son fils Matéo, son secrétaire général, de descendre le drapeau, et d'aller à bord le rendre au capitaine. Matéo tout aussitôt enroule l'étendard autour de ses reins, comme ferait un maire de son écharpe, et s'en va, non sans quelque crainte, à bord de l'*Egérie*. A peine arrivé, il se présente devant le capitaine. Celui-ci de froncer le sourcil quand il voit Matéo dérouler lentement de sa ceinture le symbole sacré d'Albion. Le moins rassuré était le Portugais interprète. Il explique le cas au capitaine, en lui affirmant qu'il n'était venu qu'à son corps défendant. Matéo est là les bras tendus, présentant toujours son étamine. Il regarde le capitaine, il regarde les officiers, personne ne s'avance pour le recevoir. A la fin, le capitaine frappe du pied et fait semblant (je le suppose du moins) de se fâcher tout rouge. Il commande à Matéo de remporter le drapeau, de le garder respectueusement, de le hisser quand viendront des navires en face de l'île, et surtout de ne pas le détruire; autrement!...

Tous s'en vont, enroulant de nouveau le drapeau autour de son vivant étui; puis ils le déposent soigneusement dans une malle, au fond de la maison du roi. C'est là que je l'ai vu, reposant doucement, mais sans gloire, pendant que la croix avec le monogramme de Marie flotte toujours joyeusement au-dessus des hauts cocotiers. Le jour même, l'*Egérie* partait; depuis elle a fait de nouveau le tour de toutes ces îles; elle est allée à Fakaofu et à Atafou; jamais elle n'a plus abordé à Noukou-nouou qui se trouve entre les deux autres.

Mais quels joyeux couplets nos indigènes chantent sur ces *papalagés* (Européens) qui viennent avec de douces paroles et

de belles promesses en criant : petits ! petits ! comme à des poulets et qui ensuite les attrapent pour les croquer, sur ces gros canons qui font *boum ! boum !* et dont les boulets traversent les maisons sans même les renverser, et vont se perdre dans la terre sans qu'on puisse les retrouver !

Mais c'est surtout le refrain que je trouve touchant :

“ Père ! Père ! vite reviens !

“ Sans toi, nous sommes orphelins et faibles.

“ Avec toi, nous sommes forts et ne craignons rien !

“ Père ! Père ! vite reviens ! ”

* * *

Mais je dois finir ; j'avais encore cependant bien des choses à vous raconter sur les mœurs, les traditions, les usages du pays. Ce sera pour un autre voyage.

En terminant, je demande instamment des prières pour ces trois petits groupes d'îles : Fakaofu, Noukou-nonou, Atafou. Fakaofu est à moitié catholique, nous avons baptisé, dans ce dernier voyage, un des fils du Roi persécuteur ; Noukou-nonou est tout catholique.

Espérons que des âmes charitables nous viendront en aide, et se feront, par leurs prières et leurs aumônes, les missionnaires de nos chers Tokelauans. C'est là ma chrétienté de prédilection, c'est comme ma propre famille. Atafou est toujours en dehors du catholicisme, et m'a déjà chassé ; il me faudrait beaucoup de prières pour pouvoir y entrer. Il y a aussi Manoua que j'ai visité une fois ; dans ces deux îles, ma qualité de médecin me ferait recevoir ; le missionnaire se montrerait ensuite. Mais il faut beaucoup de prières ; c'est ce que je demande pour ces chères âmes, si belles, si pleines de bonne volonté et si aimables dans leur ingénuité, une fois qu'elles sont à nous ! Ce qu'il faudrait aussi, ce serait des secours matériels ; ici comme partout ailleurs, on ne peut attirer nos gens que *in funiculis Adam*. Or, ces liens, il les faut substantiels, il faut toucher les corps pour parvenir aux âmes, et jusqu'ici, on n'a jamais rien alloué pour la visite de ces chrétientés si intéressantes, mais bien dispendieuse, à cause de la pénurie des habitants, de l'éloignement et du manque de tout ce qui touche à la religion.

LES ENFANTS DE SITTAMOUR

(Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.)

NOUVELLE

PAR LE PÈRE FOURCADE, DU DIOCÈSE DE PONDICHÉRY.

Les enfants de Sittamour sont d'une sauvagerie si gracieuse, d'une pétulance si aimable, d'un empressement si ingénu, que vous serez heureux, je crois, de les voir en scène.

Il y a deux mois, je fis prévenir les chrétiens de ce village que j'irais passer chez eux quinze à vingt jours.

Au jour indiqué je me mets en route, et je me hâte lentement sur mon vieux cheval, qui a les dents aussi longues que les poils de ma barbe.

Vers dix heures je suis en vue ; des roulement de tambours, des drapeaux flottant au vent m'avertissent que les chrétiens arrivent à ma rencontre. Bientôt je vois les enfants sortir des rangs et s'élancer à la course en poussant des cris de joie. Ne dirait-on pas qu'ils viennent me prendre d'assaut ? L'instant d'après, la rencontre a lieu parmi les exultations, les épanouissements, les gambades, le désordre, les bousculades, les genuflexions, les démonstrations, les cris de joie et les hourras. Nos compliments mutuels roulent, se croisent, bondissent, se mêlent et s'entre-choquent. Quel est le misanthrope qui à ce spectacle ne mettrait pas ses humeurs noires à la porte ?

Entre temps, les tambours, les drapeaux et le grand monde nous ont rejoints, et je fais ainsi mon ascension entre deux haies sympathiques ; tous surabondent de la joie la plus franche, la plus expressive et la plus sincère.

Passons à une autre scène. Le soleil a disparu derrière les montagnes de Gangy. Les étoiles avec leurs doigts

regards et leurs scintillements gracieux voudraient, dirait-on, prouver que leurs rayons ne sont pas moins bienfaisants que ceux de l'astre du jour. Je me promène autour de la chapelle en tressant à Marie des guirlandes d'*Ave Maria*, quand j'entends des roulements de tambours auxquels se mêlent des cris d'appel, des voix d'enfants qui se commandent, s'encouragent et s'exhortent. Que font-ils ? Des flambeaux avec de la paille. Une fois qu'ils les ont bien roulés, ils les allument, et quatre à cinq tambours se mettent à ronfler en cadence pour appeler les fidèles à la prière. La procession s'organise ; chaque marmot tient en main un flambeau, qu'il fait tourner dans tous les sens en criant, gambadant et gesticulant. C'est d'un effet magique et on ne peut plus récréatif.

Si vous voyiez les rayonnements de mon front et le sourire de mes lèvres, vous me prendriez assurément pour un homme heureux.

Le cortège arrive ainsi triomphalement devant la chapelle. Les tambours se taisent. Les anges seuls peuvent voir l'entrain et la bonne humeur avec laquelle ce cher peuple tombe à mes genoux. On entre à la chapelle... Bientôt la prière s'élève en nuages de parfums. Les anges les recueillent dans leurs encensoirs d'or et les livrent aux brises embaumées qui entourent le trône de Dieu. Pensée consolante pour le missionnaire ! Il y a quinze ans, il n'y avait pas une âme chrétienne dans ce village. La prière n'y avait pas retenti depuis le commencement du monde, et désormais ses accents deviendront de plus en plus harmonieux jusqu'à la fin des siècles... Quelle belle compensation pour les sacrifices et les efforts de l'envoyé de Dieu !

* * *

Après cet exercice si touchant dans sa simplicité, tout le monde se range en cercle devant la chapelle. Les enfants saisissent leurs tambours et exécutent des combats, des tours, des détours, des marches, des contre-marches, des charges, des contre-charges ; le tout en s'accompagnant de leurs instruments et avec une prestance et une volubilité prodigieuses. Par ces évolutions ils s'imaginent me faire

le plus grand plaisir ; ils ne cessent que sur un signe de ma part.

La soirée est-elle finie ? Vous avez mal compté avec l'entrain de ces petits noirs dont l'âme est si blanche. Voici un drame. Tous ces bambins s'organisent en rond et forment une chaîne avec leurs mains... Le plus grand d'entr'eux se présente comme devant jouer le rôle d'un tigre, le plus leste celui d'un bœuf. Le tigre est en dehors du cercle, le bœuf dans l'intérieur...

Comment vous dépeindre les tours, les détours, les charges, les rugissements du féroce animal ; ses entrées successives dans le cercle malgré la chaîne vivante ; l'agilité du bœuf à se soustraire à ses griffes en sautant dehors ? Les applaudissements couvrent ses manœuvres pour échapper à la dent cruelle.

Ce n'est pas tout ; les petites filles de huit à dix ans veulent nous jouer une comédie dont elles sont témoins presque tous les jours. Les deux plus espiègles représenteront deux vieilles grand'mères, édentées, échevelées, ridées, cassées, peu commodes, pas mal informes, très difformes et semblant chercher l'occasion d'une querelle. Elle ne tarde pas à se présenter. Leurs petites-filles sont à jouer un peu plus loin. L'une d'elles en frappe une autre, qui vient en pleurant porter plainte à sa grand'mère. Celle-ci s'élançe sur l'insolente, l'autre vieille accourt au secours de la coupable. Le combat s'engage entre les mégères d'abord par des gestes, des menaces et des injures. Après les sillonnements de la foudre et les roulements du tonnerre, tombent la pluie et la grêle ; pluie d'outrages, grêle de coups. Leurs vieilles dents branlantes vont succomber sous les coups de l'orage ; ces vieux arbres qui portent encore une couronne de cheveux blancs vont être dénudés sous l'effort de la tempête ; peut-être leurs vieux troncs noueux vont-ils faire gémir le sol sous le poids de leur chute ; heureusement on accourt aux cris de détresse des deux combattantes et on les sépare ; c'est une scène impayable.

Un Conseil de guerre se réunit. Il leur faut comparaître. La présidente leur fait voir la noirceur du scandale qu'elles ont donné et la nécessité de s'embrasser devant tout le monde.

—Elle m'a appelée singe, interrompt la plus ardente.

—Ce n'est pas vraie, c'est elle qui en face m'a dit que je ressemblais à une hufflonne.

La présidente continue sa morale au milieu des interpellations, des objurgations et interruptions. Enfin, quand les deux vieilles essouffées n'en peuvent plus, quand leurs voix rauques n'articulent plus que des sons gutturaux, elles finissent par entendre raison et par tomber dans les bras l'une de l'autre.

Les jours suivants on cherchera d'autres comédies, ou l'on reprendra les mêmes, toujours pour me faire plaisir.

Si, après cela, un imprudent avait le mauvais goût de ne pas trouver charmants mes enfants de Sittamour, permettez-moi de lui envoyer mes deux vieilles pour lui faire expier sa téméraire audace.

PEUPLES ANTHROPOPHAGES

(Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.)

NOUVELLE

PAR LE R. P. AUGOUARD.

TERRIBLE HISTOIRE DE BANDZINGA

Le 15 septembre 1889, il y avait grand bruit au village d'Infondo. C'est ce jour, en effet, qu'on devait couper le cou de Bandzinga, l'esclave d'Irébou que Molléki avait acheté dernièrement.

Ah ! Molléki est un grand chef ! Il a beaucoup d'hommes et trente femmes ; il possède de nombreuses pirogues, et quand il passe dans la rivière, les autres chefs viennent les premiers le saluer et lui dire : " Tu es venu, Molléki ! " Molléki a beaucoup d'ivoire et il mange beaucoup d'hommes ; il est du reste fort généreux, car il partage la viande entre tous ses gens.

Molléki a acheté Bandzinga pour deux pointes d'ivoire, l'une dépassant la ceinture comme ça, l'autre venant à la hauteur de la cuisse. Si Molléki n'a pas donné davantage, c'est que Bandzinga était maigre ! Mais depuis ce temps Bandzinga a mangé beaucoup de bananes, et du manioc, du maïs aussi et du poisson frais. Bandzinga était libre dans le village ; il allait, venait et causait avec tous ; il restait de longues heures étendu à terre sur une natte, fumant du chanvre ou du tabac, buvant du vin de palme et se mêlant aux conversations des passants. Bandzinga était heureux.

Un jour, une canonnière française aborde ce village. Bandzinga est reconnu par un des noirs de l'équipage, qui avertit le capitaine, lequel offre de délivrer le condamné. Bandzinga connaît le sort qui l'attend ; mais il ne veut pas se sauver à bord du vapeur, et il reste tranquillement dans le village.

Et maintenant il est étroitement attaché sur la pierre qui se trouve au milieu de la place ; les bras et les jambes sont

immobilisés, la tête maintenue en l'air par une longue perche ployée à se rompre.

Hier soir, en causant avec ses femmes, Molléki a dit qu'il avait faim de viande, et aussitôt Bandzinga a été saisi et attaché. Il a résisté tout d'abord et a reçu quelques coups de couteau à droite et à gauche. Un fils de Molléki lui a fait de longues entailles dans le dos et a été dire à son père que Bandzinga était bon à manger : " Il a gagné beaucoup de graisse ! "

Le soleil se lève et tout le village est en liesse, Bandzinga attend. Il ne peut plus crier, mais ses yeux ont peur, et les hommes se moquent de lui en devisant sur la qualité de la victime. Vraiment sa peau est brillante, ses muscles sont fermes ; il n'a pas de traces d'ulcères ; la chair paraît bonne et ce sera un fin régal.

Les femmes sont tout autour, les femmes de Molléki en tête, lavant leurs écuelles dans lesquelles elles recueilleront le sang de la victime. Les gamins se disputent (cet âge est sans pitié) pour approcher plus près ; ils arguisent leurs couteaux sur la pierre commune et ils discutent sérieusement sur la valeur gastronomique des différents morceaux.

Les vieux guerriers sont plus calmes, de même que les vieilles femmes, qui gourmandent les plus jeunes dont l'émotion joyeuse est trop visible. C'est peut-être pour cacher la leur.

Voici Molléki ! le grand chef Molléki !

Il a apporté le couteau des sacrifices, le couteau fétiche qui lui vient de son père. Ah ! ce couteau a déjà coupé bien des têtes ! On le repasse lentement devant Bandzinga. Pourquoi se presser ? Le temps ne coûte rien, et le soleil n'est pas encore bien élevé au-dessus de l'horizon. Et puis, celui qui va faire l'exécution a sa réputation à sauvegarder, les amis se trouvent là nombreux, ainsi que les curieux, des voisins qui, n'étant pas invités, sont venus simplement en amateurs pour juger de la valeur du coup qui va trancher la tête de la victime. Un seul coup doit suffire, et, si l'exécuteur s'y prend à deux fois, c'est qu'il a manqué d'adresse ou que son bras a été trop faible, et pendant longtemps on se moquera de lui.

Le couteau coupe, voyez !... Et du pouce on tâte le fil tranchant de la lame étincelante.

L'exécuteur s'approche de Bandzinga, lui fait une ligne blanche autour du cou et puis...se retourne en colère contre deux enfants qui, étant trop près de lui, s'étaient embarrassés dans ses jambes. Il les gourmande bien pendant dix minutes.

Bandzinga attend toujours.

Insensiblement le cercle se resserre autour de l'exécuteur, qui s'est campé derrière la victime. Il va frapper ! Mais non. Il a vu un bout de liane qui dépasse la tête au-dessous de la mâchoire inférieure, et il dépose le couteau pour l'arranger à son aise.

L'exécuteur lève son bras une première fois et abaisse son couteau vers la raie blanche. Tout le monde se tait. Le couteau se relève et tombe brusquement sur la marque, tranchant d'un seul coup la tête, qui s'envole au bout de la perche en traçant une courbe sanglante !

L'exécuteur est un habile homme ! Les chants de guerre retentissent et on exalte la gloire de Molléki.

Pendant ce temps tous se précipitent ; on recueille le sang ; voici une jambe à droite, un bras à gauche ; les femmes de Molléki emportent le tronc, et les curieux mendient un morceau auprès de ceux qui ont été les plus favorisés.

* * *

Ce n'est pas seulement en Afrique que sévit l'anthropophagie ; Mgr Vidal, vicaire apostolique des Iles Fidji, nous envoie le portrait d'un sauvage aujourd'hui chrétien, hier encore mangeur de chair humaine.

UN QUART DE SIÈCLE

DE

MISSION CATHOLIQUE DANS L'INDE. ⁽¹⁾

LE ROYAUME DE TRAVANCORE

Le royaume de Travancore est situé dans la partie méridionale de l'Indoustan, sur la côte de Malabar, et s'étend jusqu'au cap Comorin. C'est un de ces Etats nominalement indépendants, mais relevant, en réalité, de l'administration anglaise, qui y exerce une autorité sans conteste. Cette situation politique ressemble assez au protectorat que nous exerçons en Tunisie, avec cette différence qu'au Bardo nous avons à compter avec l'influence italienne, tandis que dans l'Inde le gouvernement impérial ne rencontre aucun rival. La dynastie qui règne—mais qui ne gouverne pas—dans le Travancore est fort ancienne, car elle remonte à l'année 1335 et enrégistre une suite de trente-six souverains. Son Altesse le prince actuel, qui porte le titre de maharajah, est né le 25 septembre 1857 et est, par conséquent, âgé de trente-quatre ans. Il s'honore, du reste, d'être décoré de l'ordre *très élevé* de l'Etoile de l'Inde, dont il est grand commandeur, et se reconnaît comme vassal de S. M. Victoria, impératrice. Il a un palais et une cour composée naturellement de ses compatriotes : il est servi par

(1) Des circonstances particulières nous ont mis sous les yeux des lettres familières écrites sans prétention par un missionnaire catholique envoyé par ses supérieurs dans l'Inde, où il demeure depuis vingt-quatre ans. C'est la vie apostolique prise sur le fait. Il ne faut pas chercher dans ces pages improvisées de vastes vues d'ensemble, une histoire méthodique des efforts faits pour étendre le règne du christianisme dans la péninsule hindoustannique ; mais les traits de mœurs abondent et le récit est sincère. Le caractère primesautier et énergique du missionnaire qui a baptisé plus de trois mille infidèles, le fait tout d'abord simer. Nous espérons éveiller la pieuse curiosité du lecteur, et nous serions heureux si nous appelions son attention bienveillante sur les missions confiées aux Carmes déchaussés et qui n'ont pas jusqu'ici trouvé d'historien. Il y aurait, croyons-nous, peu d'aumônes mieux placées. (La Revue du Monde Catholique).

d'assez nombreux ministres qui sont presque tous pris dans les rangs des Hindous. Les membres du conseil législatif appartiennent également à la même nationalité, sauf le secrétaire qui est anglais. L'autorité tout entière réside dans la personne du résident britannique. Est-il besoin d'ajouter que, pour assurer son prestige, il y a une force armée qualifiée d'auxiliaire (subsidiary force) consistant dans un régiment d'infanterie indigène placé sous le commandement d'officiers européens. Les sièges de la magistrature sont occupés par des naturels, mais il y a dans les principaux tribunaux quelque homme de loi de la race dominatrice, qui est là pour donner le ton et empêcher qu'on ne préjudicie aux intérêts britanniques. Le juge spécial d'appel est Anglais.

Il faut reconnaître que les maîtres actuels de l'Inde ont introduit ou perfectionné dans ce pays toutes les institutions des nations civilisées : services de santé et d'hospitalité, travaux publics, irrigations, sociétés d'agriculture, administration forestière, douanes. L'éducation publique y est l'objet de soins particuliers. Travancore possède une haute école placée sous le patronage spécial du maharajah, et où l'on enseigne la langue anglaise, le talmud, le sanscrit, et en fait de science, la physique et la chimie. Les professeurs sont pris dans les deux races ; il est à noter que le professeur de philosophie est hindou. L'Observatoire est aux mains de ses compatriotes ; en revanche, la surveillance des jardins publics est confiée à des Anglais ; l'administration du muséum est partagée entre les uns et les autres. Ajoutez une imprimerie officielle, des bibliothèques et des salles de lecture, une école où l'on enseigne les arts industriels, le département de la photographie, la poste, le télégraphe électrique, et enfin des conférences qui paraissent assez bien organisées, et l'on jugera que l'Européen qui débarque et séjourne dans le royaume de Travancore ne se trouve pas trop dépaysé.

Il reste un objet important, le plus important de tous à régler, la religion. A cet égard, on nous permettra d'entrer dans quelques développements sur la situation générale. On doit d'abord remarquer que le souverain officiel du pays est un sectateur du brahmanisme ; la majeure partie de la

population ne connaît pas d'autre culte. Il peut y avoir aussi quelques Musulmans. Mais les protecteurs, c'est-à-dire les maîtres du royaume et les Européens qui y ont fixé leur résidence, sont chrétiens. Il résulte de cette double circonstance une tolérance mutuelle et une juxtaposition bizarre de pratiques religieuses qui sembleraient devoir s'exclure mutuellement.

L'almanach officiel de Travancore, publié par ordre du maharajah, mais sous le contrôle du résident, porte les traces de ces contradictions. A la première page s'étale la table des principales fêtes hindoues de l'année. Viennent immédiatement après les éphémérides indiquant, comme dans les calendriers européens, le nombre d'or, l'épacte, la lettre dominicale, l'indiction romaine, la date de la création d'après les traditions chrétiennes, l'ère des Juifs, l'ère des Musulmans, l'ère de Malabar.

L'état des missions protestantes se trouve établi dans deux tableaux, l'un se rapportant à la société des missionnaires de Londres, l'autre à la société des missionnaires de l'Eglise (étahlée). La première n'a pas d'évêques ; elle compte vingt-huit missionnaires européens ou pasteurs indigènes et revendique 45,176 fidèles. La seconde, soutenue par l'Eglise officielle, accuse le même nombre de pasteurs de second ordre que la première, mais ils sont subordonnés à un évêque et ne régissent qu'environ 15,000 néophytes. Ces résultats, provoqués par l'or et l'influence britanniques, ne sont pas assurément des plus brillants.

Les missions catholiques ne viennent qu'en seconde ligne, bien que beaucoup plus florissantes, comme les chiffres suivants vont le prouver. Il y a d'abord l'archidiocèse de Varapoly, qui est desservi par 11 missionnaires placés à la tête de 40,000 catholiques ; on y compte 6 couvents. Le diocèse de Quilon, datant de 1887, nous présente ses 38 missionnaires et ses 86,000 fidèles. Dans le diocèse de Cochin, réorganisé par le Concordat de 1886, nous trouvons 33 missionnaires, tous de race portugaise, avec 67,000 chrétiens. Le vicariat apostolique syro-romain-catholique, de Kottayam, créé en 1887, a 271 membres du clergé indigène dans 102 églises et 49 chapelles, où prient 107,000 catholiques.

Enfin le vicariat apostolique de Trichur, du même rite, et qui date aussi de la même année, se présente avec un missionnaire européen, 125 prêtres indigènes et 101,541 fidèles.

Pour compléter le tableau de la situation religieuse, disons qu'il existe à Cochin une conférence de Saint-Vincent de Paul.

Une des choses les plus curieuses, c'est un tableau rappelant, sous forme d'éphémérides, les événements historiques les plus remarquables et les fêtes chrétiennes. Pour en donner une idée, nous transcrivons purement et simplement, après l'avoir traduit de l'anglais, bien entendu, ce qui est relatif aux premiers jours de l'année.

1er janvier, *Circoncision*.—Proclamation de S. M. la Reine, qui prend le titre d'impératrice des Indes, 1877.—Annexion de Burmah, 1886.

3. Admission des indigènes à certains emplois civils, 1880.

4. Institution de l'ordre impérial de la Couronne de l'Inde, 1878.

6. Epiphanie.

9. Naissance du prince Edmond de Galles, 1865.—Mort de Napoléon III, 1873.—Mort de Victor-Emmanuel, premier roi d'Italie, 1878.

10. Réduction à un penny de la poste pour la Grande-Bretagne, 1840.

12. Guerre du Zoulouland, 1879.

20. Premier parlement anglais, 1265.—Inauguration des travaux du canal de jonction par S. M. le défunt Maharajah, 1870.

Comme on le voit, l'histoire de l'Angleterre alterne avec celle de l'Inde dans un cadre foncièrement chrétien,—et tout cela sous les auspices du Maharajah, demeuré payen.

Il n'y a pas moins de six journaux publiés dans le Travancore; l'un porte le titre, un peu ambitieux peut-être, de "Trompette de la voix de la Vérité."

Tel est, en raccourci, le pays parcouru et évangélisé, pendant près d'un quart de siècle, par un religieux Carme, Français et Breton. Ses impressions et ses actes nous ont paru bons à mettre sous les yeux de nos lecteurs, à cause de l'intérêt de curiosité qui s'y trouvera satisfait et des leçons

de zèle, de courage et de dévouement qu'ils pourront y puiser.

DÉPART DU MISSIONNAIRE.—SUR MER ET A TRAVERS L'INDOUSTAN.
—PREMIÈRES IMPRESSIONS.

Parti le 11 janvier 1867 de son couvent de Londres, où il exerçait les fonctions de sous-maître des novices, le P. F... (nous le désignerons par cette simple initiale) traversa rapidement Paris et atteignit Marseille, d'où il s'éloigna le 20 pour les Indes orientales, en compagnie de cinq confrères, de trois frères des Ecoles chrétiennes, et de deux sœurs de Saint Joseph de Cluny. Les membres de ce petit troupeau avaient des destinations diverses, mais toutes situées dans la région asiatique. Le 25, le *Caïd* les débarquait à Alexandrie, où ils prirent le chemin de fer de Suez, car le canal n'était pas encore ouvert à la circulation. A Pointe-de-Galles, où il arriva le 25 février, le Père F... aperçoit des noirs, et son cœur est ému.

“ Je les abordai, dit-il, et en aussi bon anglais que je pus, je liai conversation avec deux ou trois d'entre eux. Il ne me fallut pas longtemps pour m'apercevoir qu'ils étaient mahométans. Celui qui s'exprimait le plus facilement porta la main à son crucifix et me demanda ce que c'était. Je le pris moi-même et je le baisai en disant qu'il représentait le Christ. De là mille questions historico-religieuses auxquelles je répondis apparemment si bien qu'ils me prirent pour un *magister in Israël*. Mais leur étonnement fut au comble quand ils m'entendirent discourir de Mahomet et du Coran en adversaire, bien entendu. Ils ne s'en montrèrent pas trop offensés, m'interrogèrent sur nos prêtres et nos missionnaires, et finirent par dire que nous étions de braves gens : *good people*. On se sépara en se tendant la main.

“ Du bord, nous apercevions en même temps une mosquée, un temple protestant, une mosquée et l'unique église catholique des environs. Celle-ci était desservie par un prêtre italien qui nous reçut avec une charité que nous ne pouvons assez reconnaître. Nous trouvâmes là le prince Julio Borghèse, lieutenant à bord du *Cambodge*, qui coucha, tout comme nous, sur un simple morceau de bois couvert

d'une natte, avec cette différence qu'il resta dans la maison du curé, tandis que nous prîmes une place dans l'église même, à deux pas du Saint-Sacrement."

Le lendemain, le P. F... sort après avoir dit la messe, pour visiter la ville, en compagnie d'un confrère. Ils avaient à peine fait cent pas qu'ils rencontrèrent une troupe d'enfants, chrétiens et payens, — plusieurs nus comme des vers, — gambadant et tendant la main pour recevoir des images, des croix ou des médailles. Le bon Père F... ne se sentait pas de joie. Il avait sous les yeux, il touchait de la main ce qu'il avait tant de fois rêvé, il atteignait le but poursuivi pendant dix années d'attente. Oubliant la recommandation faite par un ancien missionnaire de ne jamais caresser les Indiens, il ne put se retenir de leur donner cette marque d'affection. Un de ses compagnons les observait avec attention; il disait: "Cet enfant doit être payen, car s'il était chrétien, sa mère ne le laisserait pas ainsi dans l'état de nature." Vérification faite, le Père tombait souvent juste. Quand il rencontrait un bouddhiste, il le repoussait loin de lui, si bien que le Père F..., plus indulgent, crut devoir le rappeler à la charité chrétienne. Citons-le encore:

"Nous passions de temps en temps devant des cases indiennes, et comme notre troupe était pas mal bruyante, tout le monde sortait pour nous voir. Les uns nous regardaient d'un œil indifférent et simplement curieux, les autres nous saluaient d'assez bonne grâce; la plupart croisaient les mains, baissaient la tête ou même se prosternaient jusqu'à terre, demandant notre bénédiction. Je devinais sans peine que les premiers étaient payens ou musulmans, les seconds protestants et les derniers catholiques. En passant devant une cabane d'apparence assez confortable, j'aperçus une demi-douzaine de femmes presque élégamment vêtues, les seules que jusque-là j'eusse pu distinguer des hommes, tant la forme de leurs vêtements diffère peu. Comme elles nous ont salués très gracieusement, je leur ai demandé en anglais si elles étaient chrétiennes. "Oui, répondirent-elles." "Sans doute, fit observer le guide, mais elles sont protestantes." Elles baissèrent les yeux et nous passâmes."

La troupe qui entourait les missionnaires s'était grossie; elle se montrait bienveillante, bien que composée, en grande partie, de payens. Un de ceux-ci, se tournant vers le Père F..., lui indiqua un sentier tracé dans la forêt. Cinq minutes après, on se trouvait en face d'un temple bouddhiste, et sur les invitations de l'assistance on pénétra dans l'intérieur.

Un homme d'une quarantaine d'années, modestement vêtu et parlant assez bien l'anglais, fit aux missionnaires, au nom des prêtres, les honneurs de la pagode. Le R. Père F... était à deux pas de l'idole, affreuse représentation sous laquelle le démon se faisait adorer. Grande fut son émotion. "Le sang, dit-il, me bouillait dans les veines, les larmes roulaient dans mes yeux, et je jurais de nouveau à Satan une guerre qui ne finira qu'avec ma vie. Tout au reste, ajouta-t-il, dans ce soubassement de l'enfer, est d'une propreté exquise. A part l'idole principale, qui me semble tenir le milieu entre le colossal et le monstrueux, les autres prétendues incarnations de Bouddha y sont représentées sous des figures assez bien proportionnées. Il y avait là quatre prêtres bouddhistes, tous revêtus d'une longue chemise jaune."

En sortant, notre missionnaire demanda à celui qui l'avait conduit en ce lieu, comment lui, qui avait l'air si intelligent, pouvait pratiquer une religion si absurde. La réponse mérite d'être notée. "Oui, je suis Bouddhiste, dit-il, j'ai toujours étudié cette religion, et elle ne me déplait pas. Peut-être que si j'étais en pays chrétien, je me ferais chrétien; une chose pourrait m'arrêter: c'est que tous les chrétiens ne s'entendent pas entre eux." Ce pauvre homme dont les convictions paraissaient peu solides, avait été entraîné par les missionnaires protestants, et il n'est pas étonnant qu'il eût des idées fausses du christianisme, jusqu'à prétendre que le Nouveau Testament contredisait l'Ancien. Le religieux n'eut pas de peine à lui montrer l'accord des deux livres saints et l'incompétence des protestants touchant l'interprétation de l'Écriture. Mais son interlocuteur l'interrompit net en lui disant qu'il n'accepterait aucune discussion sur la religion.

L'émotion du bon Père allait croissant: "Je priais, dit-il,

je
d'
er
vi

vi
tr
ed
ou
ch
ou
toi
rai
toi
de
de
pa
dis
pu
cot
de

T
sule
car
bâti
bor
en
jeu
se ti
duit
(pro
latir
appa
pays
leur
rigu
activ
ciat,
vicar

je chantais, je pleurais de joie et de douleur. J'étais fou d'amour pour ces pauvres âmes au salut desquelles j'allais enfin prodiguer mes sueurs, et, s'il le fallait, mon sang et ma vie."

Voici maintenant la description d'une habitation de pauvres. " Grand Dieu ! quel dénuement ! Une porte, mieux un trou, — j'en ai, depuis, vu bien d'autres, — si étroit que nous eûmes bien de la peine à nous y introduire, était la seule ouverture qui existât dans ce réduit. Aussi dûmes-nous chercher à tâtons, mais en vain, s'il y avait quelque meuble ou ustensile de cuisine ; une claie et une natte en faisaient tout l'ornement. Dans une autre cabane, un peu moins misérable, le mobilier se composait d'une commode ; pourtant tout le monde semblait content, on y est riche de sa foi et de la pureté de ses mœurs. Ces gens-là réaliseraient l'idéal de la perfection sans le contact des Européens, pour la plupart incrédules ou indifférents." Dans l'intérieur du pays, disait le prêtre italien, tous les chrétiens sont des anges de pureté et de simplicité. Il ajoutait que, si l'on envoyait dans cette région quatre bons missionnaires, ils y baptiseraient plus de deux mille infidèles, chaque année.

Transportons-nous maintenant dans l'intérieur de la péninsule hindoustannique. Nous voici au noviciat des tertiaires carmes du rite cyriaque, à Cunémao. C'est un magnifique bâtiment précédé d'une avenue de deux cents pas que bordent deux rangées de petits enfants des deux sexes élevés en dehors de la clôture. Dans la cour intérieure, trente-six jeunes gens que leur air modeste fait ressembler à des anges, se tiennent debout le long d'un tapis bordé de fleurs qui conduit à une table entourée de sept sièges. Quatre discours (prose et vers) sont prononcés en quatre langues différentes : latine, cyriaque, talmoul et maléalaïme. Ces religieux, qui appartiennent, pour la plupart, aux meilleures familles du pays, ont eu les plus grands obstacles à vaincre pour suivre leur vocation ; leur règle est celle du Carmel dans toute sa rigueur, mais à la vie contemplative ils unissent la vie active. Chaque année, en effet, après une retraite au noviciat, ils se répandent par petits groupes dans les paroisses du vicariat qu'ils doivent évangéliser sous la direction d'un ou

deux Pères européens. Ces courses annuelles durent ordinairement six mois, après quoi chacun retourne à son couvent pour s'y retremper dans l'observance régulière, la prière et le recueillement, et se disposer, pour l'année suivante, à de nouvelles missions, si toutefois il en est encore capable, car plusieurs y ont déjà perdu la santé.

Quelques jours après, le Père F... était installé dans le vicariat apostolique de Quilon, qui lui avait été assigné pour résidence, et il recevait la mission de fonder un couvent de tertiaires indigènes, analogue à celui dont il vient d'être question. Nous verrons plus loin les détails et les progrès de cette création, et nous allons, en attendant, emprunter au Père F..., la description des lieux.

LE PAYS ET LES MŒURS.

Dans le vicariat apostolique de Quilon, on compte 34,000 catholiques perdus au milieu de près d'un million de payens, de mahométans et de protestants appartenant à diverses sectes. Il s'y trouve trois couvents de religieux, entre autres celui du Mont-Carmel. Du sommet d'une roche qui le surplombe et qui semble suspendu sur l'abîme, on jouit d'une vue ravissante. Quel contraste entre l'aspect de la chaîne des monts Ghauts, couverts d'épais et verdoyants fourrés et les sables rouges et brûlants de la côte ! Entre les deux, s'étend une étroite mais longue plaine, coupée de mille fossés, traversée en tous sens par de nombreux filets d'eau descendant des hauteurs qui la resserrent et la dessinent et toute couverte de riz à divers degrés de croissance. Le flanc des montagnes apparaît semé de cases et couvert de milliers de laboureurs sarclant et transplantant le riz déjà grand, arrosant celui qui ne fait que sortir de terre ou remuant, à l'aide de buffles, la surface du sol boueux qu'ils vont ensemercer. C'est un spectacle plein d'animation. Sur l'arrière-plan les dernières assises de la chaîne sont couronnées par un pic qui se perd dans la nue, et dont la base sert de retraite aux tigres, aux ours et aux éléphants sauvages. Nul être humain n'approche seul ou sans armes de ces dangereux repaires. Ça et là des troupes de petits singes, animaux non malfaisants, prennent en liberté leurs ébats.

Sur le littoral, l'ardeur du soleil est telle que, si l'on pose le pied sur le sable, on ressent une cuisante douleur, même à travers la semelle des sandales, et si, par maladresse, on fait sauter quelques grains d'un pied sur l'autre, ils grillent la peau comme des charbons ardents.

Ce beau pays est infesté par une foule de vilaines bêtes, des serpents de toute sorte, depuis l'énorme boa, qui étouffe, dévore et digère un bœuf, jusqu'à la "manilla" qui disparaît dans le calice d'un nénuphar. Ces animaux rampants, dont la blessure est souvent mortelle, se trouvent partout ; ils pénètrent jusque dans les habitations. Les tigres sont également de mauvais voisins. Un chrétien se dirigeant, un dimanche, vers une église, pour y entendre la messe, fit la rencontre de l'un de ces hauts personnages, qui commença par lui prendre la tête entre ses mâchoires. Ses compagnons se gardèrent bien de frapper l'animal, car c'eût été un moyen infaillible de le rendre furieux et de lui faire dévorer sa proie ; mais ils poussèrent des cris et multiplièrent des gestes menaçants, au point d'effrayer le monstre et de lui faire lâcher prise. L'homme fut mené à un missionnaire qui le pansa et le guérit.

Les crocodiles font aussi beaucoup de victimes. Un pauvre homme faisant de sa nacelle la chasse aux petits oiseaux, en aperçut un à quinze pas et qui sortait de l'eau. Il s'écria qu'il était perdu. En effet, la bête satanique plongea de nouveau et s'en vint droit à l'embarcation qu'elle chavira d'un coup de queue, et disparut avec sa proie. Il arrive assez souvent que l'on trouve dans le ventre de ceux dont on parvient à s'emparer, de véritables trésors : bracelets, colliers, pendants d'oreilles et de nez, provenant de malheureuses femmes qu'ils ont dévorées. C'est au point qu'il n'est permis, assure-t-on, d'ouvrir le corps de ces précieux amphibiens, qu'en présence des officiers du gouvernement. De même, quiconque tue un tigre, même en se défendant, est obligé de remettre à l'autorité les griffes et la mâchoire. Il y a un décret rédigé en anglais, mais émanant ou censé émaner du maharajah, qui édicte ces bizarres prescriptions.

Voici un moyen qu'on emploie pour se défaire, quand on le peut, des crocodiles. On embroche très solidement sur

un fort grappin un chien mort, et on jette le tout au bord du fleuve, en ayant soin de le fixer par une chaîne assez longue à un fort pieu ou au pied de quelque cocotier. Par l'odeur alléché ou par la faim pressée, le glouton vient, avale sans mâcher amorce et hameçon, s'endort et digère le chien, mais non le grappin.

“ Si j'étais artiste, écrit le Père F... je laisserais la plume pour le pinceau, et je vous dessinerais un poisson pêchant un homme. Un jour, en effet, on m'apporte un pauvre diable à moitié mort, et voici comment. Il était occupé à pêcher. Un énorme requin s'étant pris à l'hameçon qui armait un bout de sa ligne, le pêcheur ne put le maîtriser; dans son trouble, il se laisse prendre, à son tour, à un autre hameçon de la même ligne. Le requin tirait toujours. Heureusement d'autres hommes vinrent à la rescousse et attirèrent à eux cette double proie. L'homme ainsi repêché fut porté à l'hôpital où il guérit.”

Dans le voisinage habitent les chrétiens dits de Saint-Thomas, qui sont d'un caractère bien supérieur à celui des autres Hindous, auxquels ils ne se mêlent jamais. Au milieu d'eux, le R. P. Vicaire, faisant sa première visite pastorale, fut admirablement accueilli. Le voyage se faisait sur le fleuve.

“ On nous conduisait d'une station à une autre dans de longs *cabin boats*, tout pavoisés et menés par une douzaine de rameurs. D'autres canots plus petits portant les confréries ainsi que les musiciens, (et quels musiciens !) faisaient escorte. Tour à tour ou simultanément rameurs et musiciens nous assourdisaient de leurs chants et de leurs affreux *tambaltams*, à quoi venaient encore se joindre, à l'approche de chaque église, les détonations des pétards et les acclamations étranges des fidèles. Je dois exceptionnellement mentionner une troupe superbement vêtue, moitié à l'indienne, moitié à l'euro péenne, tirant assez bon parti d'une grosse caisse, d'un triangle, de deux tambourins et de trois ou quatre violons. Cet orchestre attaqua avec vigueur l'air de “ Malborough s'en va-t-en geurre.” On aurait pu faire un plus mauvais choix.”

UNE COMMUNAUTÉ NAISSANTE.

Cependant, le R. Père F... plein d'ardeur, n'avait pas perdu son temps. Des le 16 juin 1867, commencèrent les exercices d'une communauté qui était appelée à produire de grands fruits. Elle se composait, à l'origine, de treize enfants, de dix à quinze ans, pour la plupart. C'étaient des êtres absolument primitifs qu'il s'agissait de dégrossir et de former. Sauf quelques exceptions, les petits s'injuriaient, se querellaient, se battaient et ne montraient pas le plus léger souci des lois de la pudeur.

Les grands, remplis d'un sot orgueil, méprisaient le Père auquel ils servaient d'interprètes auprès des petits; sans l'anglais qu'ils écorchaient, ils étaient d'une ignorance profonde. Il fallut tout leur montrer, depuis les éléments de la lecture et de l'écriture dans leur propre langue, jusqu'au latin dont la connaissance deviendrait nécessaire à ceux qui embrasseraient l'état ecclésiastique. Bientôt on se mit à réciter l'office en chœur, mais il fallait ouvrir le livre et tourner dix fois les feuillets avant d'en venir à réciter une Heure. Leur maître leur apprit à servir la messe. On put célébrer, avec une solennité relative, la fête de l'Assomption; il y eut une communion générale à laquelle tous ces pauvres enfants que la grâce avaient pénétrés, prirent part, et le cœur du missionnaire fut grandement consolé.

Voici, d'après le Père F..., l'horaire de la communauté:

“ Nous nous levons à cinq heures moins un quart, comme en Europe, et nous allons en troupe au lavoir et ailleurs. Cet ailleurs, qu'il n'est pas besoin d'expliquer, était un acte de communauté que je devais présider, comme tous les autres, car pendant près de deux ans, je n'ai pu quitter ces enfants, d'une heure ni d'un instant, ni de jour, ni de nuit. A cinq heures précises, nous récitons à l'oratoire, toujours en commun, et dans la langue du pays, les prières du matin suivies d'une demi-heure de méditation. Dans les commencements, je me contentais de lire le sujet. Vers six heures, on récite *Prime* et *Tierce*, puis vient la sainte messe. De retour au noviciat, litanies de la sainte Vierge, suivies d'une leçon d'écriture européenne. Nous buvons ensuite le *cangri*

(eau de riz), seule nourriture des Hindous jusqu'au repas du soir, où l'on prend du riz assaisonné de quelque épice et d'herbes amères. Pendant que les enfants se préparent à la lecture de quelque psaume en latin, je récite mes petites Heures, et je me dispose à donner une leçon de philosophie et d'Écriture sainte.

“ De neuf à dix heures, les enfants lisent du latin ; de dix à onze, le plus âgé exerce les plus petits à lire et à écrire leur propre langue ; le plus avancé prend une leçon de philosophie, deux autres traduisent l'*Épitome Historiæ Sacræ*. Tous font ensuite en commun une lecture spirituelle. A onze heures et demie, retour au chœur où l'on récite *Septe* et *None*, et des prières pour le Pape, suivies de l'examen de conscience.

“ Après le déjeuner, récréation, puis compte-rendu par les enfants de leur lecture spirituelle. A deux heures, vêpres, chapelet, leçon de latin et d'Écriture sainte, visite au Saint-Sacrement. Nouvelle récréation, retour au chœur, complies, chant solennel du *Salve Regina*. Enfin matines, dîner, examen de conscience et coucher à neuf heures.”

N'est-ce pas là une journée de prières et d'études bien remplie ? On n'aurait pas mieux fait en Europe.

La charité du bon religieux ne tarda pas à être mise à une rude épreuve : ses petits novices hindous tombèrent malades. Laissons-le raconter lui-même avec une naïveté charmante, cet épisode de sa vie de missionnaire :

“ J'avais dû faire la *maman* et rendre à ces pauvres enfants des services qui répugneraient à tout autre qu'à un cœur de mère ; car, sans parler de l'âge si tendre et de la faiblesse native de quelques-uns d'entre eux, ils étaient, comme presque tous les Hindous, atteint d'une maladie de peau appelée *sirangou* en talmoul, qui faisait de certaines parties de leur corps, de leurs mains surtout, une large et dégoûtante plaie. Le R. P. Victor de S. A... faisait, lui, l'office de médecin. Il poussait la charité jusqu'à emmailloter lui-même, chaque jour, — et cet office dura plusieurs mois, — mes propres ou plutôt mes malpropres jambes, qui s'étaient avisées de se munir si bien de ce beau produit du climat, que je pouvais me nommer en riant le Père l'*Emplâtre*. Mais grâce aux onguents de l'habile docteur, grâce surtout

à une exquise propreté, nous finîmes par nous délivrer de ces misères, mais ce ne fut, hélas ! que pour tomber victimes de la petite vérole.

Presque tous les enfants furent frappés. Le Père écrivait à son supérieur : "Vive Jésus ! jamais épreuve ne m'avait laissé pareille paix. Soyez sans inquiétude, car alors même que je tomberais malade à mon tour, j'ai tout disposé de telle sorte que personne n'en souffrira. Si je meurs, on vous le dira, et alors vous aviserez." Quelle simplicité et quelle résignation ! Et il ajoutait : "Si je venais à perdre quelqu'un des miens, où faudrait-il l'enterrer ? J'aime tant ces enfants, qu'à la mort même, je ne voudrais pas en être séparé."

Comme le mal continuait, le Père résolut de remettre son cher troupeau dans les mains de Marie-Immaculée. Un dimanche, à la messe, il invite les hommes qui y assistaient à le suivre, un cierge à la main, dans la procession qu'il ferait à l'intérieur du couvent, pour porter la sainte communion aux malades. Quinze personnes osèrent braver la contagion. Sur ces entrefaites, le religieux lui-même dut s'aliter, mais il fut promptement sur pied.

Quelques jours plus tard, au matin, il entendit le petit Lazare qui chantait. C'était celui qui avait le plus souffert et montré aussi le plus de patience : "J'en aurais pleuré de joie," disait plus tard le bon religieux. Il courut auprès de son lit et trouva l'enfant occupé à couvrir ses plaies de morceaux de papier portant cette inscription : *Ad majorem Dei gloriam Virginisque Deiparæ*. Il embrassa le petit convalescent et rendit grâce à Dieu. Tous recouvrèrent bientôt la santé. Ils quittèrent alors leurs lits de malades et se remirent à coucher par terre sur de simples nattes. On les exerçait dès lors à toutes les pratiques des Carmes déchaussés. C'était un spectacle touchant de voir les petits venir, un bout de corde à la main, demander la permission de faire comme les grands et de se donner la discipline, et comme ils le disaient de battre le *Miserere*.

Epuisé par les travaux, les fatigues et les inquiétudes de toute sorte, le Révérend Père était tombé sérieusement malade. Il dut, sur l'ordre de son supérieur, aller prendre un

peu de repos à Trévaudrum. On nomme ainsi la capitale du Travancore. A peine eut-il repris haleine qu'il retourna préparer ses chers novices aux offices de la grande semaine. Il écrivait : " Nous commençons ce soir les Ténèbres. Marie, Ephrem et Lazare montrent un aplomb imperturbable, et je ne crains qu'une chose : c'est d'être asphyxié dans notre petit sanctuaire, entre une haie de bambou et une haie de chair humaine." Et plus tard : " Depuis trois jours, nos enfants n'ont ouvert la bouche que pour chanter en chœur les louanges de Dieu... Je me crois revenu aux plus beaux jours de mon noviciat, je me sens transporté de joie." Il avait certes raison de se réjouir, car un an à peine s'était écoulé depuis les commencements de l'œuvre et les progrès accomplis étaient frappants. A partir de ce jour, nul de ces enfants ne lui donna de sérieux sujet de mécontentement, sauf deux qui se retirèrent, leur lâcheté ne s'accommodant pas de cette ferveur naissante, et un troisième que l'on dut renvoyer, parce que rien n'avait pu vaincre ses mauvais penchants. Le 26 avril 1868, le T. R. Père Provicairé procéda lui-même à la vêtue de cinq d'entre eux. La communauté était fondée : ses nouveaux membres s'exerçaient à marcher dans le chemin de la perfection. Leur prudent et zélé directeur s'attachait à leur faire sentir le prix des mortifications corporelles ; le plus grand châtement qu'il pût leur infliger était de les priver de la discipline, lorsque, suivant son expression, ils s'en étaient rendus indignes.

Bien des années se sont passées depuis ces jours d'épreuves et de bénédictions. Que sont devenus ces étudiants d'âge et de talent divers ? Deux sont devenus prêtres. Un troisième, digne de figurer parmi les moines les plus fervents d'Europe, a embrassé la profession religieuse et est aujourd'hui secrétaire d'un évêque missionnaire. Un quatrième qui fut trouvé, une fois, endormi avec une grande croix de bois entre les mains, a la charge d'une paroisse. Deux ont dû être expulsés, deux sont rentrés dans le siècle, l'un comme mécanicien, l'autre comme médecin. Trois enfin, traités peut-être depuis avec trop de sévérité, n'ont pas été jugés dignes, faute d'une gravité suffisante, d'entrer dans le cloître.

POPULATION DE LA CÔTE.—VOYAGE PAR EAU.—TRAITS DIVERS.—
UNE MISSION DIFFICILE.

La population de la côte, composée principalement de pêcheurs et de poissonniers, castes misérables et avilies, sont généralement grossières; celles de l'intérieur donnent plus de consolations aux missionnaires. Même sur la plage, on rencontre des âmes d'élite d'autant plus dignes d'admiration qu'elles vivent dans un milieu moral délétère et en contact journalier avec les payens. Dans un village où le Père avait tonné contre l'ivrognerie qui éloignait, depuis de longues années, un grand nombre d'hommes des sacrements, presque tous prirent l'engagement de ne plus boire de liqueurs fermentées, et ils tinrent parole. Pourtant un jour, l'un des plus vieux vint le trouver et lui dit: "Père, la mer est si froide pendant la nuit que je ne puis plus, faute d'une goutte de *sarayam* (eau-de-vie hindoue) en supporter la rigueur." On dut lui expliquer que l'abus seul est condamnable.

Quand le Père F... parcourut le village pour quêter en faveur du Denier de Saint-Pierre, il fut généralement bien accueilli. Ces pauvres gens donnèrent de ce qu'ils possédaient, les uns du riz, les autres de la mélasse. Il rencontra une fois deux vieilles mendiantes qui lui offrirent quelques signons. Cette aumône touchante fait songer à l'obole de la pauvresse de l'Évangile; elle aussi a été inscrite dans le ciel.

Nous trouvons maintenant dans les notes placées sous nos yeux, la description de la manière de voyager par eau dans le district ou *pangon* d'Enneyam, où l'on compte 4,000 chrétiens, avec 11 églises, toutes situées sur le bord de la mer et éloignées l'une de l'autre d'un mille anglais environ. Grâce à un magnifique canal qui le traversait tout entier (aujourd'hui plus d'à moitié détruit), et qui était bordé de deux belles haies de cactus, la région pouvait être desservie en bateau. Imaginez donc, voguant sur les eaux de ce fleuve artificiel, une auge en bois de 25 à 30 pieds de long sur 2 ou 3 de large et portant: 1o, accroupis sur l'avant, deux Hindous chrétiens, dont l'un tient en liesse un chien, et l'autre un

chat ou un perroquet ; 2o, debout sur l'arrière, un grand flandrïn de mahométan ou de payen, couvert de deux doigts de toile et tenant en main une perche sans fin—c'est le battant ; enfin, 3o, au milieu, crânement assis sur une modeste valise de voyage, un humble religieux récitant ses Heures et, pensant à ses amis absents.

La navigation n'est pas toujours paisible. Parfois le vent s'élève et soulève les flots dans cet estuaire ouvert de toutes parts. Alors les nautonniers novices poussent des cris, se croyant perdus. Le missionnaire ne peut sauver sa vie qu'en se jetant par dessus le bord et se mettant à la nage.

Le plus souvent c'est l'esprit même du voyageur qui, par son trouble, contraste avec la limpidité des eaux qui le portent. Tant de soucis pour mener à bien ce pauvre peuple dont on a peine à soupçonner l'ignorance et la facilité à se laisser pousser aux murmures, parfois à la révolte. Et les intrigues des malveillants et la trahison des faux frères, Saint-Paul s'en plaignait déjà. *Sollicitudo ecclesiarum.*

La paresse et la dissimulation paraissent être les vices essentiels des Hindous, surtout dans les basses castes ; n'est-ce pas le caractère commun des races opprimées ? Le bon missionnaire s'indignait quand il voyait ses ouailles se montrer obstinément réfractaires à ses appels, s'abstenir de fréquenter l'église et se livrer au travail le dimanche. Sa conscience de confesseur s'alarmait lorsqu'il entendait des femmes, dont l'absence du lieu saint pendant toute l'année, était notoire, soutenir effrontément qu'elles n'avaient jamais manqué la messe.

Ces pauvres gens n'ont-ils pas pour excuse le rude métier qu'ils exercent et qui les absorbe, pour ainsi dire, dans les soins matériels ?

Pour aller à la pêche, ils forment une sorte de petit radeau en liant ensemble trois ou quatre pièces de bois ; ils y restent accroupis jour et nuit, la moitié du corps dans l'eau salée qui leur hâle la peau, l'autre moitié exposée sans vêtements protecteurs, à la rosée, à la pluie et aux ardeurs d'un soleil torride.—*A suivre.*